

LA FAMILLE GUILLAUME

Transportons-nous un instant dans le clair village de Fleurier, souriant et aéré, quoique dominé par un « Chapeau de Napoléon » qu'à d'autres époques on eût pu juger inquiétant. — Fleurier ? — Qu'est-ce qu'un fleurier ? N'y a-t-il point dans ce nom d'agréable résonnance, la réminiscence d'un gros drap, d'une toile carrée, écrue, destinée à recueillir l'herbe, le foin, les fruits ? N'était-ce pas, pour nos aïeux également, un charrier pour couler la lessive ?

C'est dans ce site, le plus ouvert du Val-de-Travers, que l'on trouve une vieille maison bien tassée, plutôt basse — celle des Guillaume. Nous y entrerons tout à l'heure.

Parmi les habitants de Miéjoux, aux Verrières, vivait un premier *Guillaume*, fils de Jaquet. Il est au bénéfice de la franchise du comte Louis le 30 juillet 1357. Serait-ce l'ancêtre de la famille Guillaume ? Deux siècles plus tard — en 1556 — des reconnaissances de biens indiquent plusieurs branches de Guillaume mentionnées par d'antérieurs actes notariés¹.

Partages, transactions, testaments, attestations judiciaires, permettent de déceler la physionomie de cette famille dès le XVII^e siècle. L'un d'eux est forestier et chasseur de loups, tandis qu'un fils s'oriente vers l'exploit-

¹ Mlle Juliette A. Bohy établit et présenta, en 1952, à notre Société de généalogie un tableau fouillé sur cette famille. Elle a pu relier seize générations postérieures à un Guillaume, alias Collomb, vivant vers 1450 ; M. Jean Pettavel a publié un compte-rendu de cette étude dans le *Généalogiste suisse* du 1^{er} mai 1955 avec d'autres résumés de deux conférences de M. le Dr Olivier Clottu, sur les Boyve et les Amyod. Le numéro en question de ce bulletin mensuel fut distribué à la réunion de juin 1955, des généalogistes suisses, à Neuchâtel, sous la présidence de M. Ed. Binkert, de Lucerne. A cette occasion, ceux-ci, nombreux, furent, au chef-lieu, à Colombier et à Bevaix, fort aimablement accueillis, notamment à titre officiel, par M. le Conseiller d'Etat Gaston Clottu — frère du président du groupement de Neuchâtel, le Dr Olivier Clottu.

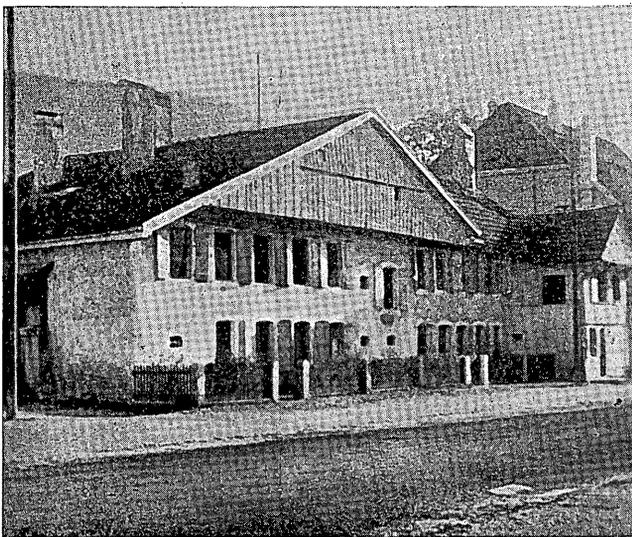
tation de l'asphalte dont les Français sont amateurs très tôt pour le calfatage de bateaux. Au XVIIIe siècle, en revanche, Charles-Frédéric Guillaume, grand sautier, allié Marianne Lambelet, inaugure série de fonctionnaires, quoique voué — lui — à la dentellerie. Son fils, second Charles-Frédéric, né en 1763, allié Jeanne-Louise-Amélie Yersin des Bayards, est horloger, justicier, conseiller en 1787 à Fleurier où il meurt en 1844. Ce couple laisse un fils, *Charles-Frédéric-Alexandre* Guillaume, allié Amélie Grisel, négociant en Angleterre, dont il sera question plus loin dans une lettre qui me fut adressée de Paris. Amélie Grisel donne à son mari plusieurs enfants, entre autres *George-Emile*, fabricant d'horlogerie à Fleurier, puis Conseiller d'Etat de 1853 à 1886, allié Marie-Suzanne Glady. C'était la fille d'une préceptrice d'un comte prussien de Schulenburg, puis des enfants de Lord Exeter. Elle était la petite-fille du compositeur et musicien Glady, auteur en 1819, de la partition de la première fête des vigneron de Vevey. Le Conseiller d'Etat Guillaume a deux frères *Edouard* et *Charles* Guillaume, horlogers connus en Angleterre et à Fleurier. Un fils, d'*Edouard* susmentionné, sera le célèbre *Charles-Edouard* Guillaume, physicien universellement réputé, qui, ainsi qu'on va le voir, projette une vivante flamme sur le visage de nombreux Guillaume à tirer de la grande ombre du passé. Les fruits que porte l'arbre des Guillaume m'obligent à trier les plus savoureux. Jetons d'abord un coup d'œil dans leur demeure de Fleurier sise à côté de celle des Bovet de Chine.

Pignon charmant.

L'agreste chevron d'un toit protège la façade datée de 1659 de cette maison qui vit passer tous les Fleurisans d'autrefois. Il s'agit d'une de ces habitations en deux corps verticaux juxtaposés comme gîtes des Bayards ou des Verrières ; l'un, aux Yersin, fut hérité par les Guillaume. Au bord de la route — en face de la maison Du Pasquier — revêtus, à l'étage, de tavaillons bruns, ses murs cachent, au sud, un jardin parsemé de buis, s'étirant au pied de vieux espaliers. Un pont de grange a disparu en 1870.

Chaudement boisé, est le rez-de-chaussée. Le salon Louis XIII, la salle à manger à antique armoire, la cuisine transformée en hall à lanterner et plaque de cheminée fleur-de-lysée, vous reçoivent sous leurs plafonds bas et silencieux. Sept vieux fusils — non loin de gravures de Saint-Jacques et de Morat — rappellent qu'il fallut faire le coup de feu. Lithographies Guillaume, vues de Paris, collection de vignettes, passeports, médailles, anciennes porcelaines de Strasbourg, font oublier qu'à l'origine s'était blotti là le primitif bureau de poste de l'endroit.

Grimoires mordorés, vieux actes, portraits — dont celui du général français Taufflieb, frère de Mme Guillaume qui me reçut — souvenirs d'Edimbourg (où Aline Bessire tint un select pensionnat), proclamations, documents de 1703 relatifs à la Société suisse de Londres, livres dus à la plume de divers membres de la famille, montrent que l'on a joué



Vieille maison Guillaume à Fleurier.

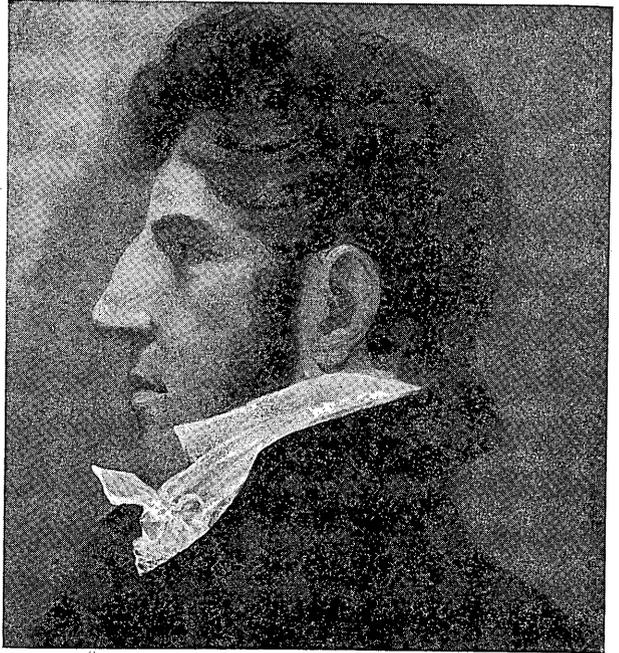
rôles importants jusque dans de grandes capitales. A l'ancien établi d'horloger, tiennent compagnie rubans et décorations modernes provenant du Pavillon de Breteuil ou de l'Avenue Charles-Floquet près de la Tour Eiffel ; ce sont témoignages de gratitude décernés à un savant. Ces objets voisinent avec la canne de roseau à pointe effilée et pomme d'ivoire du justicier des Verrières : Guillaume — Yersin. On voit ici le portrait de son fils, *Charles-Frédéric-Alexandre* Guillaume, allié Grisel, au profil à favoris émergeant d'un col à nœud blanc. Charmant souvenir de ce chef d'une belle lignée !

Que racontent deux tantes ?

A Fleurier, Clémentine et Sophie Guillaume, tantes d'un futur Conseiller d'Etat, laissent, sous l'Empire, — à l'intention de frères ayant passé la Manche pour éviter la conscription — des notes manuscrites. D'après elles, 3000 Français du général Lecourbe sont à nos frontières en juin 1815. Ces demoiselles ont logé un caporal de Saint-Gall qui — démobilisé — les « laisse à la gueule du loup » ! Tremblantes, elles écrivent : « Nous craignons que les Français ne nous tombent dessus. Nous nous attendons à quitter notre demeure avec un petit paquet sous le bras si nous avons la force de le porter ».

Passent des chars de bagages. Clémentine et Sophie se couchent tout habillées, attendant des défenseurs, les Bernois. Les voici ! 30 canonniers « avec deux canons que l'on conduit au pâturage » (sic). Le 25 juin, réveil à 1 heure du matin. Nouvelle de la victoire du Blücher et Wellington.

Salves tirées à Neuchâtel. Erlach, colonel, inspecte les troupes de Fleurier. Allégresse succédant à l'angoisse. Une fanfare fait danser dans les granges. Sept compagnies grisonnes occupent Buttes et Saint-Sulpice. Les sœurs Guillaume content que les Fleurisans courent voir deux bataillons neuchâtelois parvenus à La Chaux-du-Milieu pour entrer en France par Morteau : « On est très content de l'air guerrier qu'ils ont pris. Ils s'impatientent tous de trouver l'ennemi. (!)



Charles-Frédéric-Alexandre Guillaume (1786-1869).

Horloger, allié Grisel.

Pour restituer l'ambiance locale du moment, le recueil de ces

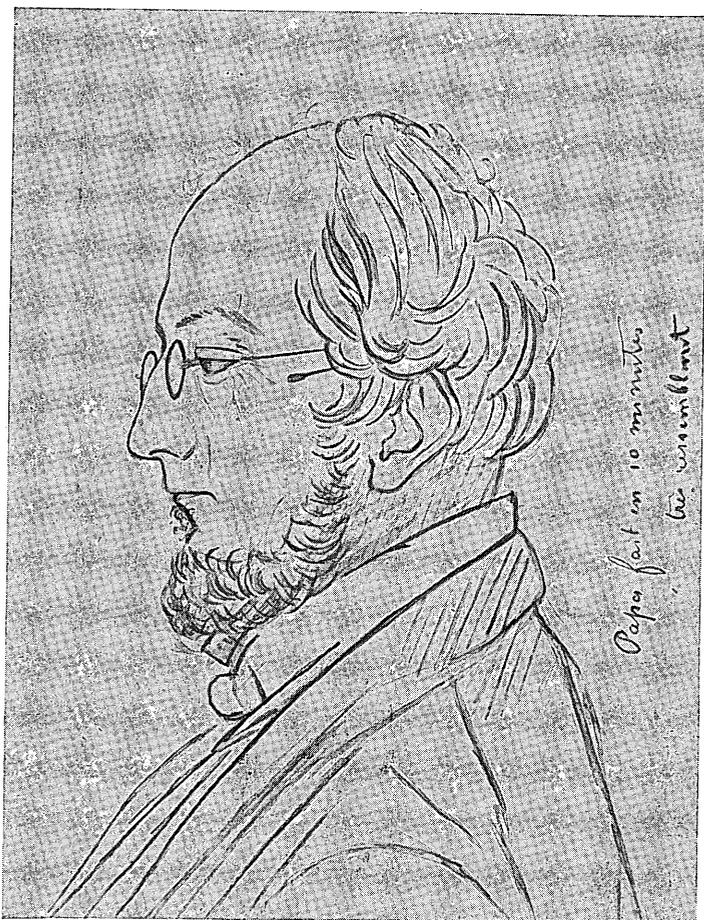
demoiselles — d'une naïveté exquise — pourrait être rapproché des registres communaux de Fleurier, des lettres du gouverneur Jéquier ou des notes du maire Huguenin¹.

Durant la période qui précéda Waterloo, il est clair que nos enfants furent ravis de voir tant d'armes, d'uniformes et de chevaux leur barrer le chemin de l'école. Les parents serraient leurs provisions, enfermaient leurs filles et comptaient leurs bouteilles.

Si le débarquement de Bonaparte au golfe Juan fait craindre un instant l'invasion française, sept cents personnes de Fleurier et du voisinage fêtent — à Longereuse — un heureux dénouement ; David Berthoud costumé en Napoléon, Charles Guillaume en Blücher, y ont grand succès, tandis que, sur scène, enclumes des maréchaux de l'endroit représentent les canons. Toute la population, en liesse, danse des rondes. Les demoiselles Guillaume notent consciencieusement : « Quelques-uns, cependant, boudant la fête, disaient : « on s'en f... ! » — mais, ils n'oubliaient pas de boire les santés. » Sur ces entrefaites, le prince de Hesse-Homburg couche à Fleurier le 2 janvier 1814 chez M. Jéquier. Le général comte de Klenau, son frère — qui a fait capituler Dresde — loge chez Jean-Henri Vaucher.

Mais, passons de deux Fleurisannes émotives à un citoyen posé.

¹ En janvier 1936, M. Ed. Wasserfallen — décédé récemment — avait fait sur ce thème une causerie à la Société d'histoire à Neuchâtel.



George Guillaume (1817-1896).
Conseiller d'Etat neuchâtelois. Allié Gladys.
Pochade à M. Ch. Guillaume, Genève.

Un Conseiller d'Etat.

George Guillaume, né aux Ponts, employé à Londres dans l'atelier paternel, n'a guère été préparé au gouvernement. D'abord maître horloger à Fleurier, il sera deux ans préfet du Val-de-Travers, puis député au Grand Conseil. C'est cependant avec compétence et bon sens que, durant plus de trente années, il dirige — comme Conseiller d'Etat — divers départements : dicastères de la police, de l'intérieur, de l'instruction publique, des cultes, des travaux publics. Sa griffe est apposée au décret abolissant chez nous la peine de mort. C'est lui qui jette au lac une partie du Crêt Taconnet. Il passe de l'exécutif au judiciaire en 1886 et siège au Tribunal cantonal d'où sa santé l'oblige à se retirer neuf ans après.

C'était un radical modéré, type du fonctionnaire très loyal, intelligent, rapide à la tâche. Il habitait Rose-Villa, avenue du Mail. En 1906, le 1er mars, l'Association patriotique radicale publia son portrait encadré des écus en couleurs de la Confédération et du Canton. On voit ici une pochade au crayon moins banale exécutée en dix minutes par son fils Emile.

Le Conseiller d'Etat George Guillaume mourra à Môtiers en 1896 au bénéfice d'une pension que lui servira l'Etat. Mais, avant de l'enterrer, voyons autre chose.

**Lettres autographes, inédites, envoyées à George Guillaume
par le Dr François Pury, Louis Coulon, Alexis-Marie Piaget,
Aimé Humbert, Rössinger, Jeanrenaud-Besson.**

Un captivant ensemble de missives inconnues, conservées à Genève, la plupart confidentielles — que m'a transmis M. Charles Guillaume, petit-fils du Conseiller d'Etat — mérite l'attention. Comme la vie de la famille est inséparable de celle du pays, cette collection donne ici l'occasion de faire une incursion dans celle du pays. Elle inciterait même à explorer la période immédiatement postérieure à notre Révolution dont l'histoire n'est pas faite ; celle-ci ne s'arrête point à 1831 où Arthur Piaget l'a laissée ; elle comprendrait précisément aussi la curieuse période de 1848 à 1864, non exempte de grosses difficultés. Ouvrons donc ici deux courtes parenthèses pour jeter un coup d'œil sur cette correspondance.

On voit, en 1849, le Dr de Pury, rédacteur du *Républicain*, à La Chaux-de-Fonds, demander à Guillaume — président de la Société patriotique de Fleurier — le texte de discours destinés à la diffusion. L'année suivante, Louis Coulon, fils, reçoit Guillaume à la Société helvétique des sciences naturelles. Pury, en août 49, se plaint « à son cher ami » Guillaume, du découragement des patriotes des Verrières, des Bayards, de Boudry, chez qui s'affirme une « majorité bédouine », ainsi qu'à Dombresson. Importante recrudescence conservatrice à Peseux aussi, en ville même. Défaut de contacts suivis entre le comité central et les sections du parti — explique Pury : « Après les événements de janvier, il aurait fallu faire nommer le synode alors que tous les cœurs républicains battaient l'enthousiasme. A La Chaux-de-Fonds, il nous a manqué plus de 200 voix, tandis que les royaux étaient en nombre. La Patriotique ne fait pas son devoir. Des Conseillers d'Etat donnent l'exemple de la paresse en disant que peu importent les élections synodales, que si le synode ne marche pas, on le renversera dans six mois (paroles prononcées, dit-on, par G. Dubois) » !

On sait que la Classe avait voté sa dissolution en décembre 1848. La suprématie du gouvernement établie par la loi ecclésiastique entrée en vigueur le 1er janvier 49, n'était guère flatteuse ?

Trois longues lettres particulières d'Alexis-Marie Piaget figurent dans ce dossier. L'une d'elles, du 19 décembre 1852, fort malaisée à déchiffrer, persuade son destinataire d'inviter le Val-de-Travers à patienter quant à

l'exécution du projet de chemin de fer promis depuis la Révolution. Réplique sarcastique de Piaget à Guillaume qui lui a signalé l'offre dangereuse de capitaux royalistes pour cette entreprise : « Je suis charmé de voir le Val-de-Travers dans ces heureuses dispositions et ne doute pas que dans peu de temps un don de S. M. le roi de Prusse pour l'établissement du chemin de fer de Travers ne soit reçu avec acclamation et avec cris mille fois répétés de vive le roi ! Qu'à moi ne tienne, et tout le premier — malgré la loi de haute trahison — je crierai vive le roi ! C'est un passe-temps comme un autre. On vous montre au vallon les marionnettes, mais je suis derrière la toile ; je vois les ficelles et ceux qui les tirent et travaillent de toutes leurs forces à miner et *faire sauter cette boutique gouvernementale* (c'est leur élégante expression) ».

Il poursuit :

« Mon cher préfet, j'ai 51 ans, et j'en ai passé une dizaine dans les coulisses politiques : aussi je connais les masques et prends peu de vessies pour des lanternes. Si j'ai pu rendre quelques services à la république et éviter les parades de 31, c'est à cette expérience que je le dois et grâce à elle que j'ai pu lutter avec avantage contre les pantins républicains comme contre les pantins royalistes. Il y a maintenant à lutter contre les loups-cerviers qui arrivent à la curée ; ils peuvent me vaincre, cela va sans dire, mais je les défie de me rendre leur dupe : oh, parbleu, ceux-là je les connais trop bien ».

« Vous m'excuserez, mon cher, si j'ai pris feu de mon côté sur toute cette sale affaire. Les aigrefins des Verrières et de Travers, aidés de quelques amis de Neuchâtel et des montagnes, ont su faire allumer le vallon pour une cause qui s'écrasera et se réduira à la condition de noiraigue (sic : eau noire). Cette affaire, par la manière dont elle est menée, peut ruiner à jamais les finances de la république et la démocratie. Dans un canton où, en marge, l'Etat est volé de 50 % sur la perception de l'impôt, j'aimerais qu'on parlât un peu moins par millions et qu'on sût plus loyalement payer ce qu'on doit. Assez de polichinellerie comme ça ! Au reste, dans quelques mois, la France vous enverra autre chose que des chemins de fer : nous verrons alors si le Val-de-Travers se réjouira encore de son alliance avec les royaux. »

« Amen. »

« Et agréez mes amicales salutations. Je n'ai de rancune contre personne, mais je déplore la condition des peuples qui veulent ronger les os avant d'avoir déjeûné ». — « Piaget ».

Dans une dizaine de missives datées de 1852 à 1889, qu' Aimé Humbert, de son côté, adresse à Guillaume, percent mille soucis d'ordre administratif. Il y est question de ballons d'essai, de nominations, d'élections, de manœuvres de presse, de cuisine confidentielle de l'Etat. En 1862, Humbert, fixé à La Chaux-de-Fonds, l'entretient, en revanche, de vers à soie... du fameux ya-mamaï ; il va partir pour le Japon. Ses jugements les plus intéressants sont exprimés en 1852 et 1853, alors que personne ne veut plus accepter les fonctions de préfet : « Voilà — écrit-il à Guillaume qui refusera ce poste au Locle — des difficultés d'adminis

tration qui cassent les bras. Cet état de chose nous pronostique l'avènement inévitable de l'aristocratie ». Sa lassitude est évidemment liée à l'écoeurement d'Alexis-Marie Piaget qui vient de démissionner du Conseil d'Etat dont il était le président.

Humbert mande, par exemple, à Guillaume, le 15 février 1853 : « Aucune démonstration ne parviendra à faire rentrer M. Piaget dans le Conseil d'Etat tel qu'il est actuellement composé. Il n'y a qu'un moyen de le retenir au service de la République, c'est de reconstituer à neuf un cabinet homogène en harmonie avec ses idées et celles de ceux de ses collègues qui l'ont compris et apprécié jusqu'à ce jour. Hors de cette détermination radicale que peut-être le Grand Conseil n'aura pas l'énergie de prendre, il faut accepter sa démission comme irrévocable. La crise actuelle ne me surprend point. Je la voyais venir il y a longtemps. J'eusse préféré qu'elle n'éclatât ni si tôt, ni de cette manière, mais elle était inévitable et puisque M. le président du Conseil d'Etat l'a brusquée, je me soumetts aux circonstances en faisant abstraction des personnes. L'essentiel, c'est de prévenir pour l'avenir les tiraillements qui nous épuisent depuis six mois. Pour cela il ne faut pas de replâtrage. Ni M. Jeanrenaud-Besson, ni moi, ne nous y prêterions. Quant à moi, en particulier, tant que M. Piaget sera vivant et disponible pour le service public, je serai heureux de faire partie du corps où il siègera. Je ne refuserais certes pas mes services à un gouvernement républicain dont il serait exclu, mais je vous avoue que je n'aurais plus la confiance nécessaire pour partager la responsabilité des actes de ce gouvernement. J'accepterais la position forcée qui résulterait de la mort de M. Piaget ; il me serait impossible d'accepter celle qui résulterait de sa démission. Je connais à fond les motifs graves et réels qui l'occasionnent ».

Le Conseiller d'Etat Aimé Humbert explique ensuite à Guillaume, à ce moment préfet du Vallon, que la question de principe qui se pose est celle de savoir si le Grand Conseil voudra, ou non, maintenir la *loi sur l'organisation et l'administration du Conseil d'Etat*. Il continue : « M. le président a été impuissant à la faire respecter par une minorité du Conseil. Il y a du côté des récalcitrants : parti pris ou inintelligence complète des exigences gouvernementales. Or, M. Piaget ne veut pas accepter plus longtemps la responsabilité des actes d'un Conseil où des tendances au gouvernement personnel, à l'omnipotence dictatoriale des Directions, à la prépondérance d'intérêts extra-gouvernementaux, se maintiennent en dépit de la majorité malgré des arrêtés formels et avec une persistance qui ne laisse aucun espoir d'entente ou de conciliation ultérieure. »

« En présence de cette situation que je m'abstiendrai d'éclaircir davantage par les faits nombreux que l'on pourrait citer à l'appui de ce que je viens de dire, il n'y a d'autre parti à prendre que de sacrifier M. Piaget et de courir les chances de la reconstitution d'un Conseil dans le sens de MM. Leuba et Girard ou de sacrifier ces derniers et de s'entendre sur la composition d'un Conseil dont M. Piaget pût consentir de faire de nouveau partie. »

Humbert observe que ceux qui désirent maintenir M. Piaget doivent

s'aboucher avec lui non pour obtenir le retrait impossible de sa démission, mais pour le consulter sur la composition d'un cabinet où il se déciderait à rester. Il ajoute qu'il considère M. Piaget, au gré de sa propre expérience journalière de cinq ans, comme encore indispensable au salut de la République. Dans cette correspondance étonnante, figure une lettre de Jeanrenaud-Besson au préfet George Guillaume indiquant que Piaget et Humbert comptent sur lui pour orienter le Grand Conseil sur cette situation.

La place n'est point ici de refaire l'histoire de cette crise. Il n'est pas sans intérêt de la signaler par des documents valant beaucoup mieux que de laconiques procès-verbaux d'autorités officielles. Cette liasse est émaillée aussi de plis Corsat et Roessinger.

Autres lettres à Guillaume

de Félix Bovet, Daguet, Royer, Constant Meuron, Henry Dunant,
Fréd. Godet, Desor, Ferd. Buisson, Numa Droz.

Tandis que Félix Bovet — de 1856 à 1859 — promet au chef de l'instruction publique des leçons ou conférences sur son voyage en Orient, tandis qu'il lui soumet un préambule de biographie Coulon ou discute avec lui du transfert de la Bibliothèque, Daguet, de son côté, en 17 missives — de 1855 à 1866 — l'entretient de la mise sur pied de son *Histoire suisse*, de problèmes pédagogiques ou de sa nomination à notre Académie comme professeur d'histoire et d'archéologie. Persécuté à Fribourg pour ses idées avancées, Daguet est à la recherche d'un logement à Neuchâtel. Il prévient chaque fois Guillaume de ses visites. C'est à lui qu'il doit le privilège d'enseigner dans notre capitale.

En 1860, cinq lettres de Clément-Auguste Royer — expédiées de Lausanne et Genève, à son ami Guillaume — ont trait aux batailles d'idées du moment, ainsi qu'à une conférence que ce traducteur de *l'Origine des Espèces* de Darwin, viendra faire chez nous sur *l'Influence sociale de l'éducation des femmes* ! On voit aussi que Fritz Challandes, écrivant à son ami Constant Meuron — révolutionnaire de 31, condamné à mort, évadé en 1834 — utilise, comme il le dit, son plus beau papier à lettres à guirlande de fleurs et anges sonnant de la trompette. D'une des trompettes, s'échappent ces mots tracés d'une plume énergique : « Viens boire l'absinthe Constant ! »

Henry Dunant expédie à Guillaume — en 1865 — les documents du Congrès de Berne de l'Association internationale pour le progrès des sciences sociales. Frédéric Godet, maître de classe d'Emile Guillaume, se plaint au Conseiller d'Etat, père de ce dernier, de la navrante insoumission de ce polisson qu'il a dû mettre à la porte !

Dans 29 lettres à Guillaume, Edouard Desor a l'occasion de s'épancher. Il lui écrit le 25 juillet 1866 : « Où en est la question de l'académie ? Avez-vous fait une partie des nominations ? Je me suis appliqué à démontrer à M. Piaget que l'on ne pouvait absolument pas

laisser toute cette jeunesse sur le pavé jusqu'en automne. Ce serait scandaleux. Je n'admets pas non plus que des nominations puissent être indéfiniment ajournées parce qu'il plaît à tel Conseiller d'Etat d'aller aux Eaux, à tel autre d'aller se promener à n'importe quel tir ou autre fête. Quand viendrez-vous à Combe Varin? ». Ce célèbre naturaliste, Conseiller aux chambres fédérales, raconte qu'on vient secrètement de désigner à Berne : général et chef d'Etat-major. Pacifiste s'il en fût, Desor assiste à Berne à des essais de fabrication de nitro-glycérine.

De l'Evole, Ferdinand Buisson écrit au Château, à Guillaume, qu'il espère faire sa connaissance par leur ami commun : Daguët ; c'est en octobre 1867. Plus tard, Buisson, du Ministère de l'instruction publique, à Paris, sollicite de Guillaume l'envoi de *règlements* sur la construction de maisons d'école dans les cantons suisses, — s'il en existe : « M. votre fils, Jâmes, qui est mon bras droit pour le *Dictionnaire de pédagogie*, me dit que vous auriez peut-être l'obligeance de m'aider. »

Numa Droz, de La Chaux-de-Fonds — le 30 juin 1870 — dans un factum indigné, oriente le chef de notre instruction publique sur le « honteux tripotage, les conciliabules, manœuvres et mamours » qui ont poussé à la nomination de M. V. H-D. comme maître de français à l'Ecole industrielle des montagnes, alors que son concurrent, M. F. B., eût été beaucoup plus qualifié. Ayer, Buisson et Chabloz sont aussi de l'avis que le Conseil d'Etat ne doit point ratifier cette désignation.

Ainsi qu'on le voit, les choses ne tournaient point toujours rond d'elles-mêmes.



Après le plongeon que nous venons de faire dans l'eau froide d'un bain d'authentiques données — d'affaires extra-familiales — revenons nous sécher au feu du foyer du Conseiller d'Etat George Guillaume. Qu'advint-il de ses enfants? Il en eut huit : notamment cinq fils, Jâmes de 1844, George de 1845, Emile de 1847, Edouard de 1850, Charles de 1854. Deux sœurs — Emilie et Julie — ouvriront de grands yeux en voyant leurs frères s'envoler du nid.

Caractère sensible.

Jâmes Guillaume, l'aîné, venu au monde dans les brouillards de Londres, mérite — en raison de sa notoriété acquise en France en sociologie — que l'on feuillette ses manuscrits de jeunesse, pleins de saveur, reflétant en d'émouvantes confidences ses premières amours, ses aspirations d'étudiant à Neuchâtel. Ses notes permettent, comme s'il était encore vivant, d'observer ses faits et gestes jusque dans nos rues¹.

¹ Le 15 janvier 1866, à 22 ans, il entreprit le groupement de ses premiers souvenirs en un style sympathique. Il dit, ce faisant, utiliser son journal personnel

A 16 ans, à peine, son cœur est gonflé d'un vague besoin d'aimer. Ses jeunes amis — et contemporains — Eugène Ladame, plus tard pasteur à Fleurier, à Cornaux, puis professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté nationale, et Alexandre Perrochet, devenu professeur de théologie et de linguistique, recteur de notre Académie... lui font un tableau si séduisant de Rose Borel, fille de feu l'aubergiste de la *Croix fédérale*, qu'après qu'ils la lui eussent montrée sortant de l'école, il s'enflamme pour elle d'une passion tout à la fois ignorée d'elle, folle, et profondément respectueuse. Je lui cède la plume pour sa description de l'amour à Neuchâtel — qui vaut son poids d'or :

« Nous avons, jeunes étudiants tout novices, une singulière manière de faire l'amour. L'amoureux guettait sa belle au passage, suivant ses pas dans la rue, et exécutant de nombreuses évolutions devant sa maison pour tâcher de se faire remarquer. Quelques-uns, les plus hardis, risquaient des déclarations écrites parvenant par un moyen ou par un autre. Si le billet était accueilli, et qu'une correspondance furtive s'établît, l'étudiant était au comble de ses vœux et n'en demandait pas davantage. Mais bien peu allaient aussi loin. Ce fut suivant cette méthode que nous appelions *chasser* une fille, que je résolus de faire la cour à Rose Borel. Je vins régulièrement dans la rue de l'Hôpital attendre Rose chaque jour, aux heures où elle allait à l'école et où elle en sortait. Du moindre de ses regards, je tirais un indice favorable ou défavorable pour une passion qui allait toujours croissant. Rose, qui était alors une enfant de quatorze ans, finit par me remarquer ; elle a prétendu — dans une lettre écrite plus tard — qu'elle s'était mise à m'aimer de son côté ; je n'en crois rien ».

Fritz Douillot lui révélant à tort que « Rose a déjà un amoureux », il va chercher introuvable oubli en traduisant Shakespeare et en entrant le 26 janvier 1860 dans la société de Zofingue. « L'image de Rose à laquelle je pensais avec un mélange de tendresse et d'horreur, s'effaça peu à peu ».

Soudain, le billet énigmatique d'une inconnue rallume son espoir. « En venant du Mail aux séances de Zofingue dans une brasserie de l'Ecluse — écrira-t-il plus tard — j'osais à peine jeter un regard du côté de vos fenêtres, n'osant parler à personne de mon amour, me demandant laquelle de ces fenêtres pourrait être la vôtre. Que de fois — entre onze heures et minuit — quand les étudiants passaient en chantant, que de fois me suis-je arrêté seul, en vous souhaitant tout bas un doux sommeil ! Ah ! — ce temps ! si seulement vous m'aviez connu et aimé alors — quel paradis ! »

de 1859 à 1864, ainsi que sa correspondance échangée tant avec Rose Borel qu'avec ses amis ou ses professeurs ; la prose directe de ce recueil ne le cède en rien à un autre cahier cartonné, rempli de poèmes et d'hymnes de sa main, y compris un *Chant des promotions* mis en musique par Kurz.

Amour muet dans notre cité.

Notre néophyte vante les chansons et la bière, travaille d'arrachepied « comme tous les Zofingiens pour être premiers en classe ». Un hasard va ranimer le feu sous la cendre. Catéchumène — mais lisant assidûment Bayle et Voltaire — il est averti par Douillot que Rose Borel vient d'apprendre les vifs sentiments qu'il eut pour elle. Elle l'a chargé — lui Douillot — de l'avertir qu'elle serait disposée à « l'accepter comme amoureux » ! Il ajoute : « Je pensai d'abord que Douillot se moquait de moi ». Cette ravissante Rose Borel se promenant sur le quai avec Marie Gros, l'y regarde de telle façon qu'il n'a plus à se méprendre ! Il est bouleversé qu'un sentiment réciproque effleure si tard le cœur de Rose. Une première entrevue « formelle » d'une minute, effarouche sa timidité, le glace. Indisposé par l'absorption d'on ne sait quel breuvage, le voilà cloué dans son lit au moment de son second rendez-vous au Musée ! La troisième rencontre prévue où Rose chaste et prude, toujours accompagnée d'une amie — lui d'un camarade — a lieu à l'Évole. Elle se prolonge à Serrières et risque de prendre fin en un lieu, apparemment prédestiné, qui s'appelle le Gibet. On gagne cependant le chemin de Peseux et les Parcs.

Le couple se promène, rougissant, muet d'amour.

Elle porte des gants, une voilette, et lui parle de sa leçon de piano : « Je n'ai jamais rien entendu de plus misérable que notre conversation ! Elle prononce des *oui monsieur*, avec une grâce inimitable. Elle a un air mignon, délicat, gracieux et est encore plus jolie de près que de loin. Il fallut nous séparer à la Boine ; elles redescendirent par les Terreaux et nous par l'Écluse ».

Troublé jusqu'au tréfonds de lui-même, notre jeune James passe une soirée à écrire à Alfred Clerc : « Je ne savais plus ce que je faisais. Le lendemain, j'eus avec Rose Borel une nouvelle entrevue aussi muette que la précédente. Pour remédier au laconisme de nos conversations, nous convînmes de nous écrire, espérant que l'embarras qui nous glaçait la langue, se dissiperait par correspondance. Je me mis à l'œuvre et rédigeai une épître dont j'ai conservé le brouillon laborieusement raturé. »

Le texte de cette respectueuse, tragi-comique déclaration d'amour est introduit avec tant d'esprit dans le recueil rétrospectif de Guillaume, que je le reproduirais si la place — ici — ne manquait. J'en tire cette phrase : « L'amour n'est pas de dire : Bonsoir, Mademoiselle, en tirant poliment son chapeau ; c'est ainsi que font les Bellétriens ; ce n'est pas non plus, à ce que je crois, d'avoir dans sa chambre une paire de pistolets dont on menace régulièrement de se tuer ; il faut laisser cela à Erhard Borel et à Werther ; l'amour est un noble sentiment qui élève et purifie le cœur ; on se sent meilleur en aimant ; on veut se rendre digne de ce qu'on aime ; on éprouve enfin ce que j'éprouve en pensant à vous. Je n'ai pu fermer l'œil de cette nuit. J'étais si plein de vous que j'ai passé ces douze heures à rêver à votre image. Vous riez, Mademoiselle, moi, malheureux, je vous aime et je suis sérieux » !

Il conserve cette lettre dans sa poche plusieurs jours avant de trouver occasion de la remettre : « Notre coutume était de battre le pavé vers le soir, en quête de sourires. Deux de mes amis, Paul Ladame et Alexandre Perrochet, inséparables, pratiquaient surtout ce métier ; je leur tins quelquefois compagnie ; après avoir fait le tour des rues centrales, nous poussions une pointe jusque dans le faubourg, ce que Paul Ladame appelait plaisamment faire *l'apophyse faubourine* »¹.

A quoi servaient les fauteuils de la salle du Grand Conseil.

« Il fallut attendre longtemps pour obtenir une réponse. Marie Gros me dit : « Rose n'ose pas répondre à *votre belle lettre* ; elle dit qu'elle ne pourrait jamais écrire si bien ; je lui ai dit qu'il fallait qu'elle réponde ; elle n'est pas décidée ! je vous le dis, elle n'ose pas » ! Le 8 février 1861, par un froid glacial, parvient enfin à l'amoureux transi une réponse où l'on trouve ceci : « Mon caractère est très froid en apparence, mais vous savez qu'il ne faut pas regarder à l'apparence. C'est presque toujours les personnes qui parlent peu qui ont les sentiments les plus profonds. D'ailleurs, il me semble que pourvu que vous soyez assuré de mon amour, il n'est pas nécessaire que chacun s'en aperçoive. Les preuves de mon amour ne sont pas encore bien considérables. »

Jâmes et Rose, peu après, se voient surtout « sur les fauteuils de la salle du Grand Conseil où nous allions entendre parler les professeurs de la Société d'Utilité publique. Notre assiduité soudaine à ces cours publics fut remarquée ».

Journal d'une ingénuité exquise rappelant le Neuchâtel précédant de dix ans la guerre franco-allemande. Avec Rose, on se promène « dans le bois des Valangines dominant le lac étincelant ». Emile Guillaume y croque — avec le peintre George Grisel — rochers et cabanes. Si des camarades se moquent d'un penchant, si les médisances vont leur train, notre amoureux déclare que Pascal, Molière, Bernardin de Saint-Pierre, Victor Hugo, Musset, lui témoignent leur sympathie : « Je me mis à lire aussi — avec enchantement — l'Ode 13 du livre III d'Horace. »

A Rose-villa.

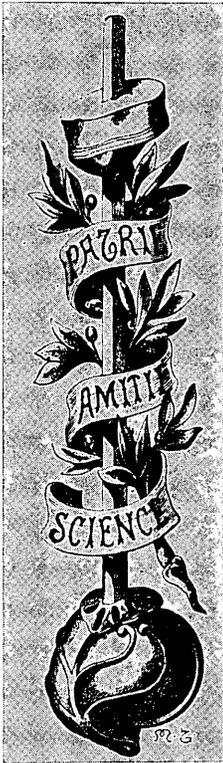
Sur la demande du libraire Leidecker, notre étudiant — parlant couramment l'anglais — entreprend traduction du roman de Miss Muloch : *Agatha's Husband (Le Mari d'Agathe)* publié à Neuchâtel en 1862. Il s'initie à la philosophie allemande, tandis que Rose — enhardie — quitte

¹ *Paul Ladame*, dont parle Guillaume — frère d'Henri, le célèbre ingénieur topographe — qui vécut de 1842 à 1919, fut, plus tard, médecin dans notre canton, privat-docent à l'Université de Genève de 1884 à 1908, neurologue connu, et psychiatre. Il publia de nombreux travaux et fut correspondant de l'Académie de médecine de Paris.

furtivement la maison à cinq heures du matin pour le rejoindre à la Roche de l'Ermitage : « Rose est toujours plus jolie ! » L'amour grandit — platonique, touchant — où voltigent scrupules, délicatesse, respect de la personne. On siffle le soir sous une fenêtre la gamme du ralliement de Zofingue. Rose répond de même. Faut-il qu'un nuage passe dans l'idylle ? qu'un certain Petitpierre se mette à suivre cette Rose ravissante ? Guillaume entre en furie : « C'est un fou, un coquin ; cette idée me fait bouillonner le sang. Je penche pour les coups de bâton ! »

Voici qu'il provoque une querelle entre Zofingiens à propos de religion ! Avec enthousiasme, n'a-t-il pas lu les ouvrages du réformateur américain Théodore Parker ? Farci d'idées nouvelles, il effraie ses camarades, craint qu'on ne l'exclue de la société : « Je garderai sans honte ma casquette blanche tant que mes intentions seront pures ; quand je l'ôterai, c'est que je voudrai faire du mal. »

Ses notes décrivent l'intérieur — au Mail — de la maison de son père, Conseiller d'Etat. Cette maison — appelée *Rose-villa* pourquoi ? — ne manquait pas de charme. Un feu de cheminée crépite au salon. Au piano, on joue *La dernière pensée* de Weber. Jâmes apprend l'arithmétique à son frère Edouard ; il parle dessin à Emile, ayant sur ses genoux une souriante petite Emilie. Charles copie un thème. Julie apprend « le livret ». C'est l'hiver. Une bise glacée souffle en rafale. Jâmes, rentré dans sa chambre chaude, compose :



« Zofingue ».

*Pendant l'hiver
Chantons sous le houx vert !
L'amitié n'est qu'hypocrisie,
L'amour folie !
Chantons sous le houx vert !
Rions de la mélancolie.*

Inévitable rupture.

Tout étudiant connaît heures de lassitude, de découragement : « Nous sommes en une période de décadence ; la terre est épuisée, elle ne produit plus d'hommes ; il n'y a plus de Dieu, plus de poètes, plus de grandes choses. Quelle époque ! Quand je ne croirai plus à l'amour, Rose, je ne croirai plus à Dieu. C'est pourquoi, Rose, aimez-moi *toujours*. » Sa passion s'exalte. Fièvre de dissertations philosophiques.

Il crie son amour à Rose jusqu'au milieu des pétards du 1er mars. Résistera-t-il à une séparation de six semaines imposée par l'instruction

religieuse de son amie ? Un conflit de croyances, compliqué d'une opportunité de fiançailles, va faire chavirer la nacelle : « Vous pouvez bien compter que ces six semaines de séparation et d'angoisses que les ministres nous forcent à passer ne servent pas peu à augmenter ma haine pour eux. » Chaudes discussions, mais — dit-il — non sans plaisir avec ses amis théologiens ! Convaincu de l'immortalité de l'âme et de l'utilité de la morale, il se dit partisan du rationalisme auquel Rose ne voit goutte : « Au lieu de prier, je pense à toi, et c'est la même chose. » Son regrettable détachement de la foi chrétienne va rompre une harmonie. Ses lectures de *De Deo* de l'Éthique de Spinoza — dont le génie le transporte — celles de Lamartine, Voltaire, Malbranche, Ernest Naville, l'incitent à pousser Rose à lire. Il faut qu'elle ait les mêmes goûts ! « Lisez, lisez et intéressez-vous à ce que vous lisez ! » Il prend soudain conscience des différences de culture et de milieu qui les séparent. Sa mère lui suggère de rompre tandis que son père ignore son idylle.

Soudain délivré d'une fièvre de cheval, faisant la chasse aux papillons, lisant Thucydide, il écrit — avant définitive missive — plusieurs lettres de rupture qu'il n'envoie point. L'inéluctable se produit. Partant pour Zurich, il se décide : « Rose, je ne vous oublierai jamais. *Adieu* ; toutes les souffrances hurlent dans mon cœur ! »

A Zürich.

Adieu, les promenades avec Haefliger, Perrochet, Clerc, Louis Meuron, François Prince ! Adieu les quais de son cher Neuchâtel !

Venant de dévorer tout Byron, ayant refusé posté de professeur de littérature à Hambourg, il retrouve à Zurich — dans cercles de Zofingue et du Musée — amis sûrs, lectures instructives. Logé chez M. Bleuler, il se fait immatriculer chez le recteur Meyer. Il lit Virgile — l'Eglogue de Pollion — pour tenter de conjurer désastreux effets d'une cuisine suisse allemande. Ne ronge-t-il pas « des semelles de souliers cuites au beurre et au cumin, arrosées de *sauzer*, odieuse piquette » ? Son calepin en conserve le souvenir :

*Quand Voltaire avait la colique,
Il se consolait en faisant
Quelque pamphlet philosophique,
Quelque mascarade tragique,
Ou quelque bon conte plaisant.*

*Mais quand je l'ai, moi, pauvre hère,
Qui n'eut jamais rien de commun
Avec le grand homme Voltaire
Que ce tourment importun,
Que diable me faut-il faire ?*

Les intestins raffermis, il assiste à une représentation de *Don Juan* où l'enfer, éclairé par des feux de Bengale, fait éclater de rire tout le parterre. Les salles de l'Université — nous sommes à Zurich en 1862 — sont « très misérables, nues, garnies de quelques tables de sapin qui n'ont même pas d'encriers ». Le langage philosophique tudesque paraît nébuleux à Jâmes Guillaume ; il se console d'une correspondance spirituelle avec les siens à Neuchâtel.

Cherbuliez mal arrangé. Duels. Ambitions.

C'est le temps où le professeur Vischer propose que l'on barbouille toutes les maisons de couleur à l'huile sous prétexte que les Grecs peignaient leurs temples. Guillaume flétrit une conférence de Victor Cherbuliez, membre de l'Institut, antidreyfusard : « Il a parlé en français contre les socialistes ; j'étais avec deux Français, des rouges, et nous nous sommes cordialement ennuyé tous trois ; ce Cherbuliez est si plat qu'on ne peut même pas rire à ses dépens. » Rapprochée de son attitude à Neuchâtel, en face de l'orthodoxie religieuse, cette note laisse entrevoir quelle orientation plus ou moins heureuse prendra sa vie.



Jâmes manie fort bien la rapière. Il décrit d'impitoyables duels tournant à l'épidémie — entre Helvétiens et Zofingiens : « Un Teuton a eu le nez coupé. Je reçus un coup sur le poignet droit qui m'empêche presque d'écrire, et un coup de pointe, d'un imbécile, à l'index de la main gauche, qui m'a fait l'ongle tout bleu. » Son père — par lettre — approuve un projet d'article pour la *Feuille Centrale de Zofingue*. Le président central, de Loës, y fait pourtant de courtoises objections en raison d'une inutile violence ; c'est le moment où l'on s'indigne

contre les atrocités des Russes en Pologne ; Guillaume rédige protestation destinée au *National suisse* ; il y blâme une trop silencieuse neutralité suisse admettant l'exaction.

Son père, du Palais fédéral — où il siège dans une commission d'étude d'une maison de correction de jeunes détenus — lui conseille de pousser ses traductions de Gottfried Keller et de moins versifier ! Son frère George, persiflant la lenteur germanique, lui écrit : « Dans le canton de Neuchâtel, nous sommes déjà à la fin de janvier ; j'ignore s'il en est de même à Zurich ? » Saturé de lectures, très réceptif, Jâmes Guillaume dont le cerveau est sans cesse en fermentation, écrira, le 3 février 1863 : « Je suis dans une agitation d'esprit qui m'empêche de rien faire. Serait-ce l'ambi-

tion littéraire qui me trouble la cervelle? Je vois tout le monde écrire, se faire un nom et je brûle d'entrer en lice moi-même. Mille plans, mille songes se croisent dans ma tête.»

Ainsi qu'on va le voir... son extraordinaire besoin d'action trouvera à se satisfaire en marge du cadre de l'ordinaire et du banal.

Horizon élargi. Travaux d'envergure.

Il m'a paru indiqué de donner quelque transparence à la jeunesse — il y a environ cent ans — d'un étudiant aux tempérament et dons exceptionnels; quelles vont en être les conséquences?

Ayant réussi son examen d'Etat en 1865, il acquiert diplôme d'enseignement dans nos écoles industrielles.

Ses lectures, ses analyses méticuleuses, son assimilation un peu indigeste de nombreux traités philosophiques et de sociologie, incitent Jämes Guillaume — enseignant les années suivantes lettres et pédagogie au Locle — à entrer en correspondance suivie avec d'actifs pionniers libertaires, dont le révolutionnaire russe Bakounine. Les contacts de Ferdinand Buisson, président de la *Ligue des droits de l'homme*, avec l'Académie de Neuchâtel, ont rapproché Guillaume de cet éminent érudit.

En raison de ses sympathies pour l'Internationale, Guillaume entre en conflit constant avec son père. Les rapports familiaux ne seront cependant jamais rompus.

Fixé à Paris dès 1878, il se consacre à l'élaboration du célèbre *Dictionnaire de pédagogie* — six gros volumes — mis sur pied par Hachette, de



Jämes Guillaume (1844-1916).

Homme de lettres à Paris; sociologue; allié Golay.

1882 à 1887, sous le nom de Ferdinand Buisson. Tôt après, en 1890, Guillaume écrit et publie un ouvrage sur *Pestalozzi*.

Il travaille en outre sans relâche à la rédaction de sept gros volumes d'histoire de la Révolution française : *Procès-verbaux de l'Assemblée législative et de la Convention*. Il est l'auteur, de 1905 à 1910, de quatre volumes : *l'Histoire de l'Internationale*. Le voilà secrétaire de rédaction du fameux *Dictionnaire géographique de la France*.

Moins connu dans les milieux neuchâtelois qu'en France, il exerce au surplus les fonctions intéressantes de secrétaire-adjoint de la Société de l'histoire de la Révolution française.

Ses compagnons de lutte et collaborateurs, les Kropotkine, Broupacher, Buisson, Aulard et d'autres, lui rendront d'éclatants hommages. Travailleur lucide, il domine vite, par son érudition et son extraordinaire mémoire, d'autres écrivains d'esprit moins ouvert. Son intime ami, le peintre Gustave Jeanneret, a fait de lui un portrait. Une photographie parlante de ce lutteur, toujours très courtois avec ses contradicteurs, fait ressortir les traits d'un visage pâle, ascétique, décelant cœur sensible et généreux.

Fin d'une carrière.

Jâmes Guillaume meurt à Marin où il est en traitement en 1916. Il est terrassé par la hantise des victoires successives de l'Allemagne au début de la guerre foudroyante de 1914. Sa santé — déjà altérée — ne résiste pas à l'idée bouleversante qu'une emprise de Guillaume II sur l'Europe nécessitera des efforts surhumains pour restaurer la liberté héritée de la Révolution française. Il souffre jusque dans sa chair de la crainte d'événements qui — heureusement — ne se produiront point.

Ce Neuchâtelois qui fit éclater sa cotte de mailles eut de sa femme, Elise Golay — Vaudoise du Chenit — une fille : Emilie. Celle-ci épousera M. Chaix, fonctionnaire des Messageries maritimes, à Marseille puis à Yokohama.

La dépouille de Jâmes Guillaume sera convoyée de Marin à Paris pour être confiée à une concession familiale au cimetière Montparnasse. Les journaux du syndicalisme international, que j'ai sous les yeux, annonceront ses obsèques en grandes manchettes, convoqueront ses amis et publieront sa biographie à coups d'éditoriaux. *La Bataille*, notamment, décrit sa carrière — non politique — mais de militant *syndicaliste* ; elle rappelle que Guillaume fut exclu de *l'Internationale* par une majorité de disciples de Marx — en 1872 — au congrès de La Haye ; elle ajoute que son attitude indépendante ne fut point vaine ; Guillaume modérait les écrits de Bakounine, les corrigeait et souvent n'y laissait presque rien ; on le considérait comme le cerveau réfléchi de la gauche.

Tout bien pesé, il ressort que le dévouement de notre compatriote neuchâtelois à la *cause ouvrière* s'inspira d'un véritable amour pour les modestes, d'une haute connaissance de l'histoire et d'un constant souci d'en faire appliquer les leçons par les générations montantes. Ses volumi-

neuses publications — mieux que les critiques — aident à peindre l'homme. Léon Jouhaux, secrétaire de la C. G. T., Christian Cornélissen, Ferdinand Buisson, de nombreuses personnalités, chefs de file d'organisations ouvrières et de corps de métier, prendront part à ses funérailles.

Se souvint-il, au cours de sa vie conjugale et de son existence débordante d'action, de ses amours d'étudiant — d'une jolie *Rose* — dont on ne sut plus rien ?

Autres rejetons d'un Conseiller d'Etat.

Le Conseiller d'Etat, *George Guillaume*, ne doit point être confondu avec son second fils, l'imprimeur et publiciste : *George Guillaume*, député au Grand Conseil et Conseiller général, mort à Neuchâtel, à 71 ans, en 1916. On doit à ce dernier : *Souvenirs d'un franc-tireur pendant le siège de Paris* ; *Souvenirs d'un garde national* ; ainsi que des romans teintés d'histoire : *Franz et Rosa* (épisode de l'invasion française de 1798), et *Thécla ou le sac de Stans*. De son mariage avec Léopoldine Bessire, sœur de l'écrivain Emile Bessire, lecteur de français à l'Université de Berne, il eut trois filles : Jeanne, Hélène, alliée Alexandre Simeonoff, et Suzanne Guillaume. Cette dernière — alliée au pasteur Alfred Martin, de Menton — habite encore « La Corudos », délicieuse villa dans les orangers de Roquebrune, au Cap Martin.¹

Emile Guillaume, troisième fils du Conseiller d'Etat — mentionné déjà — celui qui se faisait mettre à la porte par son maître d'école (en raison de son indiscipline) avait une belle nature d'artiste. Mort à Neuchâtel à 18 ans, de fièvre typhoïde, il s'y fit remarquer par une production précoce. L'*Almanach de la République*, de 1857 à 1862, publiera de lui : un geyser en Islande, une vue de Môtiers, un portrait de Rössinger, une lithographie de La Chaux-de-Fonds, une fête de famille au Japon. Il y ajoute *Le Nil sortant du lac Nyanza* et *Un chat regarde le sorcier*, exécuté pour le *Chat Spiegel*, conte de Gottfried Keller.

Mais approchons-nous du quatrième fils du Conseiller d'Etat *Edouard Guillaume*, qui — comme la plupart des siens — se signale par des aptitudes hors cadre.

Un éditeur sensationnel.

Personnage étonnant qu'*Edouard Guillaume*, né à Môtiers en 1850. D'une nature fort différente de celle d'un père sédentaire, légiste à cravate sombre, répondant aux interpellations du Grand Conseil, il est transplanté tôt à Paris où dans le monde de la librairie, il fait figure de météore aux

¹ Cette spacieuse et élégante maison, dans le style des cottages anglais — blottie dans la verdure à deux minutes de la Méditerranée — conserve fidèlement, loin du terroir, de nombreux souvenirs neuchâtelois. L'accueil y est toujours fort amical.

leurs violentes. Il a commencé par faire de la peinture, de la gravure, de l'illustration. Avec son frère cadet, Charles, il crée, dans la capitale française, maison de zincogravure et d'édition : *Guillaume frères et Cie*¹.

L'envie lui prenant de lancer à Paris, ville toujours friande de nouveautés, des éditions *artistiques*, il constate que deux éléments indispensables



Edouard Guillaume (1850-1897).

Célèbre éditeur neuchâtelois à Paris; allié Nacamulli.

Dessin à la plume de Luigi Rossi.

lui manquent : la grosse somme, d'une part, l'écrivain de renom à qui s'associer, d'autre part. — Le capital ? Un fabricant d'encre, M. Charles Lorilleux, arrivé à point, lui témoigne une confiance illimitée. L'écrivain de renom ? Alphonse Daudet tente l'aventure en lui confiant *Tartarin sur les Alpes*, qui ravira le public. Le *Figaro* s'associe à eux. C'est le succès, un énorme succès, après que maints éditeurs — sauf Dentu — eussent refusé non sans ironie de traiter avec notre compatriote. Tartarin n'est-il pas aujourd'hui encore un des gardiens, un des garants même de la renommée d'Alphonse Daudet ?

Léon Daudet, en 1940, dans son livre : *Quand vivait mon père*, écrit ceci : « Mon père réunissait les éléments de *Tartarin sur les Alpes*, sur le prétendu truquage de la Suisse et l'émulation joyeuse de Tartarin et de Bompard, quand on lui fit passer la carte d'un person-

nage inconnu de lui : *Guillaume, éditeur*. Cela se passait à Champerosay. Il vit entrer un homme vigoureux, rablé, barbu, qui tira de sa poche un paquet important de billets de banque : « Maître, j'ai entendu dire que vous prépariez une œuvre portant ce titre : *Tartarin sur les Alpes, suite des exploits du héros tarasconnais*. Je vous achète le manuscrit ferme en édition illustrée, pour la somme que voici de cent mille francs. J'ai le traité préparé dans ma poche. Si vous voulez bien me le signer. Voici mes références. »

— Mais, comment donc, cher monsieur ! C'est à mon secrétaire et

¹ Il est l'auteur — comme son frère — d'une série de petites planches neuchâtelaises faisant deviner la poésie des murs gris de poussière au bord des routes, des rivages ou des lieux préférés de Rousseau à l'Île de Saint-Pierre. *Le Rambeau de Sapin* lui doit beaucoup ; *l'Almanach de la République* aussi ; Louis Agassiz, le dessin d'un portrait gravé sur bois par Georges Jeanneret.

ami, Jules Ebner, que vous devez pour le détail, vous adresser. Le voici justement. Il est bien entendu que je vous garde à déjeuner.»

« Ainsi fut conclue, sans plus d'histoire, une des opérations les plus fructueuses de la librairie contemporaine. Car ce livre, débordant de vie et de gaieté, bien présenté, bien imprimé et d'une force comique irrésistible, atteignit en quelques mois, le chiffre incroyable de deux cent cinquante mille exemplaires.»

Ce premier portrait de Guillaume, esquissé par Alphonse Daudet — restitué par l'auteur du *Stupide 19e siècle* — peut être complété.

Rosny aîné, président de l'Académie Goncourt¹, rencontrant, un soir, chez Daudet notre ami Guillaume, le dépeint : jambes courtes, buste spacieux, long visage rosâtre marqué de la petite vérole (un fromage de Gruyère, disait Daudet), bouche lippue, longue barbe blonde peu fournie, fourchue, yeux entre-clos par des paupières intumescences, gros nez sensuel. Il se vêt d'une jaquette noire, d'un haut de forme gris, de pardessus clairs. Daudet disait un jour à Rosny : « Il y a des secrets dans la vie de cet homme ! » William Ritter prétendit que les guides valaisans riaient fort de voir M. Guillaume se promener dans les alpes en plein mois d'août, coiffé d'un superbe huit-reflets.

Rosny, type du conteur laïque de tradition naturaliste — pour lequel Thibaudet marque beaucoup d'estime en rappelant son magnifique départ du *Termite* et de *Daniel Valgrève*, — Rosny, dis-je, devient le familier du logis quelque peu bohème, de Guillaume, rue de Coulmiers. Ce logis regorge de japonaiseries. Dans une serre d'eau s'épanouissent en sorbets embaumés, de nombreux lotus, le *Nelumbo sacré*, fleur aquatique. C'est une sorte de double pavot rose dont la racine est comestible, dont le fruit fait songer à un rayon de miel circulaire. Cette plante dont parle Hérodote, est assez commune aux Indes. Elle voisine, chez Guillaume, avec le non moins fameux lotus blanc — cher à Théophraste — lotus ressemblant à un lys, mais qui, la nuit, s'enfouit dans l'eau pour en ressortir au soleil levant et s'y prélasser. Le jardin de Guillaume est tel que la Société d'Horticulture de France lui décerne la médaille d'or. Le maître de céans a toujours d'énormes projets en tête. Il rêve de prodigieuses richesses mais garde intacte sa religion de l'art.

Son premier atelier est au 131 puis au 228 du Boulevard Raspail. Parmi ses habitués : le graveur Florian, les illustrateurs Gambard, Conconi, Marold, Rossi, de Beaumont, Apanda, Montenard, Calbet, Picard et Myrbach. On voit par là que notre homme charge dès lors autrui du dessin et de la gravure pour se confiner, lui, dans l'édition.

Guillaume est prolix. Qu'il bâtisse la controverse, qu'il égrenât l'anecdote, qu'il pratiquât l'ironie, l'humour, le coq à l'âne, la bouffonnerie, il intéressait, amusait sans trêve. La journée finie, sa bande d'amis court en fiacre : music-hall, cabarets de chansonniers. Au Chat Noir, un ami, au piano, joue des havanaises dans la fumée des pipes. En coterie

¹ Romancier bien connu — supérieur à Wells qui s'est indéniablement inspiré de lui. Il est l'auteur aussi de célèbres études préhistoriques.

— parfois avec Toulouse Lautrec ou la Goulue — on s'éternise chez Bruant, au Mirliton, au Casino de Paris ; on y admire, paupières bien ouvertes, le fouillis neigeux des beaux dessous.

Souriante fortune.

La fortune sourit à notre éditeur. Il crée une *Collection Guillaume*, d'œuvres variées, collection qui a vogue inouïe. Son petit format — livre de chevet ou de voyage, pratique, qui entre dans une poche, dans un sac de dame — séduit tous les milieux. Guillaume, incontinent, annonce l'ère des millions. Il se trémousse au milieu de petites presses plates — nouvelles. Elles vont lui permettre de battre Plantin et Elzévir ! Cet imprimeur-éditeur a fait venir — en effet — une série de petites machines qui s'ouvrent et se ferment comme papillons noirs ; elles sont manipulées par de jolies jeunes filles — en uniforme « Guillaume » à scarabée vert — dans vaste atelier propre, vitré et séduisant.

Rosny reçoit un rôle dans ce renouveau parisien. Il a l'ordre de rechercher — pour les adapter — contes japonais, chinois, malais, italiens, espagnols, égyptiens. En marge de l'impression de divers in-octavo, l'éclosion, dans l'enthousiasme, de cette *Collection Guillaume* — minuscule, gracieuse, parée de délicieux dessins, et de sanguines — prend d'extraordinaires proportions.

Rosny — tantôt seul, tantôt avec son frère¹ — adapte sur ordre de Guillaume le *Porteur de Sachet*, roman hindou ; *Tabubu*, roman égyptien ; *Roméo et Juliette*, puis vingt autres thèmes et sylves à succès assuré, faisant errer notre compatriote dans la littérature universelle. Il semble que pêle-mêle, dans une anachronique, invraisemblable cohue : Diderot, Fénelon, Molière, Perrault, La Fontaine, Rousseau, Platon, Homère, Eschyle, Horace, Boccace, Tolstoï, Byron, Dickens, Swift, Edgar Poe, Gœthe, Andersen, Ibsen, Natesa Sastri et La Ramayana — tous ressuscités — se haussent sur la pointe des pieds derrière un mur, montrant leurs têtes à Guillaume, l'appelant à grands cris pour qu'il veuille bien daigner les honorer d'une édition !

Un Neuchâtelois, d'abord électricien, mué en libraire, Louis Borel, 21 Quai Malaquais, devient actif dépositaire de la maison.

La devise de celle-ci est :

*Si est livres que ne se peuvent ignorer
Si tant plus ne peuvent ne se posséder.*

On imprime bientôt 105 Boulevard Brune, où Guillaume a monté nouvel atelier triomphal. Ont déjà paru chez lui : *Werther*, *Paul et Vir-*

¹ Rosny jeune, frère de Rosny aîné, s'était avec lui, annoncé à Paris par trois œuvres assez puissantes : *Nell Horn (de l'Armée du Salut)*, le *Bilatéral* et *Marc Fane*, curieux mélanges de science et de poésie, sorte de métaphysique des humbles. Le nom de *Rosny* était le pseudonyme des frères Henry et Justin Bœx, nés en 1856 et 1859.

ginie, *l'Arlésienne*, *Manon Lescault*, de l'abbé Prévost, le *Corsaire de Lara* de Byron, *Armande* de Goncourt, le *Scarabée d'or* d'Edgar Poe. La liste des auteurs qu'effectivement Guillaume publie est stupéfiante. Les idées passent en tourbillon dans sa cervelle sans qu'il réussisse toujours à les rattraper. Sortent *chaque mois* de ses presses une œuvre ancienne ou classique, une œuvre nouvelle ou romantique, hormis productions persanes, hindoues, égyptiennes, slaves et scandinaves. Apparaissent aussi, de Chateaubriand : *Atala* ; de Diderot : *La Religieuse* ; de Cervantès : *La Jitanilla* et *La Bohémienne de Madrid*.

Dans une courte relation intitulée : *Edouard Guillaume et l'Art typographique*, parue à Bruxelles¹, son auteur — R. Vander Burght — parle de « l'originalité éclatante » de Guillaume se mouvant avec aisance dans l'édition et le commerce de la librairie parisienne qui dévora tant de fortunes et d'existences. Il le montre ayant lancé coup sur coup 29 ouvrages mignons forçant le sourire et l'heureux sort.

Lorsque, plus tard, 163 exemplaires sortent chaque jour de presse et que le *Journal de la Librairie* les annonce à grand tapage, peu après, 15.000 volumes sont demandés. Deux ans plus tard, le tirage de *Nelumbo* — élégante collection miniature à laquelle il a donné le nom de cette fleur d'Asie — atteint le millième mille — le million ! Les greniers des libraires pullulent de *Werther* ; on se les arrache ; ils prennent place au galop dans tabernacles de collectionneurs et de bibliophiles. Guillaume sort plus de quinze ouvrages de Daudet ! Il publie *Les vrais riches* de Copée, dans sa collection *Ibis*. Et voici Sterne, Hugo, Shakespeare et — en douze volumes — œuvres complètes de Molière !

Le Carillon du Boulevard Brune

De partout, l'on s'abonne au *Carillon du Boulevard Brune*, ou *Carillon illustré*. C'est le catalogue, le bulletin mensuel de Guillaume, rédigé par J. de Boriana. Un certain M. Dupont, de Toulouse, s'inscrit pour l'abonnement en envoyant à Guillaume un sonnet dont voici quatre vers :

*Puisque chez vous on nous abonne
Par une carte simplement
Voici mon nom joyeusement
Qu'au bout d'un sonnet j'abandonne...*

Mlle Paraire, de Perpignan — elle — envoie en dix strophes, des vœux de nouvel-an au *Carillon* :

*Joli Carillon, bonne année !
Je te souhaite succès, bonheur,
Et si poète j'étais née,
Je chanterais en ton honneur !*

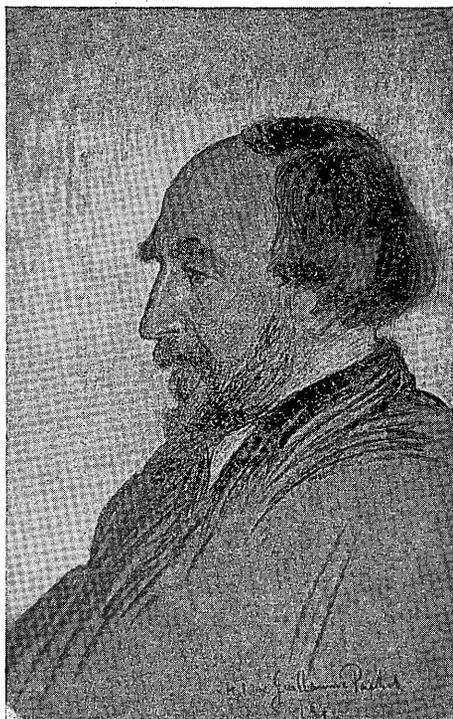
¹ Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*, chez Weissenbruch, imprimeur du roi, 1911.

Reverra-t-on le temps où des lecteurs fidèles à leurs éditeurs ou à leurs libraires dédieront à leur catalogue des souhaits de fête rimés ou non ? Le catalogue satiné de ce fils de Conseiller d'Etat neuchâtelois qui se débrouille à Paris, précise : « Papier de luxe des fabriques de MM. Outhenin-Chalandre. Caractères elzéviriens gravés spécialement. Exemplaires aussi sur les incomparables papiers du Marais contenant dans sa pâte en filigrane les mots : *Petite Collection Guillaume.* » Les encouragements viennent aussi de Toulon, du Loiret, d'Yvetot et de toute la province.

Carillon rime soudain avec *Aquilon* !

Guillaume, recevant un acrostiche sur les neuf lettres de son nom, s'empresse de le publier. Pour mieux encore aguicher le lecteur, Rosny aîné insère dans ce catalogue - miniature une courte nouvelle : *Les Mâche-tes-Aliments* ! Il y persifle une société anglaise de ce nom, dans laquelle sera obligé d'entrer le jeune soupirant de la fille d'un marchand de fourrures millionnaire — Ada Lamb. Ignorant encore tout de ce club extraordinaire, le soupirant, déclarant discrètement — mais à table — son amour à cette jolie Ada, se voit — stupéfait — répondre au début de l'intrigue : « Mâchez vos aliments. N'avez pas les bouchées. Maman nous regarde ! » On assiste ensuite au banquet de la Société des *Mâche-tes-Aliments*, à l'*Holborn restaurant*, où les membres pratiquants donnent avec gravité — dans méditation et ferveur toutes britanniques — de solennels coups de mâchoire.

Notre éditeur qui sait — comme l'on voit — divertir ses lecteurs, crée collections de formats très divers. Sa série spéciale, le *Lotus alba* — qu'inaugure *Loreley* de Jean Lorrain — voit le jour pour remercier M. David Prain, naturaliste étranger, qui, de Calcutta, lui envoie cette fleur cueillie au bord du Gange. On connaît le faible de Guillaume. Il reçoit bottes de chardons bleus, touffes de soldanelles. Généreux — il répond par des caisses de bouquins. Il raffole du soleil et des fleurs ; il en a titré tous ses livres. D'un paganisme naïf, il se cabre au tragique, ne veut voir que visages souriants. N'eût-il pas détonné parmi nos mines grises et nos saluts ratés ? Seul, son grand favori — Rosny — pourra lui



J.-H. Rosny, aîné.

De l'Académie Goncourt.

Portrait par Mme Hélène Guillaume-Pachot.

faire accepter une traduction de la terrible *Mort d'Ivan Iliitch* de Tolstoï !

Les libraires parisiens Lemerre, Dentu, Calmann Lévy, Flammarion, se disputent le privilège de participer à ces créations ou résurrections. Sans cesse, Guillaume se renouvelle. Il dit lui-même : « C'est notre règle de ne rien pousser à la vieillesse. Nous voulons garder à nos volumes une valeur intrinsèque en ne les retirant pas après un victorieux départ. Morte la diligence, vive le chemin de fer, et s'il se peut, vive l'aérostat ! » C'est tout juste s'il ne prévoit pas déjà de confortables éditions on ne sait dans quelle planète. Guillaume éditera aussi *L'Obstacle*, pièce en trois actes d'Alphonse Daudet, thème des difficultés masquées que rencontra son fils, Léon, à épouser Jeanne Hugo — petite-fille de Victor Hugo — inspiratrice de *L'Art d'être grand-père*.

La rubrique « Petite correspondance » du *Carillon du Boulevard Brune* l'a mis habilement en rapport avec un public de fins lettrés. Il acclimata même à Paris des fleurs alpestres : *Roméo et Juliette au Village*, de Gottfried Keller, la *Batelière de Postunen*, d'Eugène Rambert ! Son ami, le Tessinois Luidgi Rossi, qui sera membre plus tard de notre Commission fédérale des Beaux-Arts, reçoit de fortes sommes pour ses modèles d'aquarelles. Guillaume dans son hôtel particulier de la rue Coulmiers ne se départit point d'une helvétique simplicité. Des photographies le montrent conversant paisiblement dans le coin de son jardin avec sa femme, un de ses fils, le peintre Mittis, le sculpteur Charpentier.

Il y a une fin à tout.

Et la fin ? Les revers ? — La chute ? Il n'y put rien. Le fameux libraire Dentu de la Place Valois — son principal dépositaire — fait faillite, compromis dans d'autres entreprises risquées. Enorme stock saisi par les créanciers, vendu à de bas prix. Cette liquidation ruinera Guillaume. Il ne peut racheter le fonds Dentu, opération exigeant de grosses réserves d'argent. Il n'a guère fait d'économies.

Improvisateur épique à la manière de Balzac, il réinstalle pourtant un petit atelier — le troisième — 110 Avenue d'Orléans. C'est en 1896. Il en sort des éditions d'un luxe échevelé : *Nymphée* ; *Papyrus* ; *Chardon Bleu*. *Le Roi Apépi*, de Victor Cherbuliez, paraît notamment dans la collection *Chardon Bleu*. Ce sont de petits livres voluptueux — aguichants comme une jambe de femme — selon la propre expression de l'éditeur. Dans une autre collection, le *Lotus Bleu*, sort, entre autres, *Thérèse Aubert*, de Charles Nodier. Des reliures à chasse débordante, aux cuirs rares, sont munies d'élégants ornements et de fleurs dorées. Ces bijoux se vendent à l'époque, selon la richesse de leur parure, de 3 à 13 francs. Hélas ! ce ne sera que spectre de la gloire acquise. Le chagrin lui mine le cœur. Cet homme d'acier s'effondre trois ans après ses revers.

Ses funérailles — fin décembre 1897 — font peu de bruit à Paris. La nouvelle de sa mort est noyée dans l'agitation de l'affaire Dreyfus.

Une élogieuse nécrologie, signée William Ritter, paraît à Genève dans la *Semaine littéraire*.

Quel autre éditeur neuchâtelois eut semblable succès à Paris ? Il choisissait l'œuvre. Il la faisait illustrer. Elle s'imprimait soit sur ses presses soit sur celles de Lahure ou d'autres typographes. Selon les besoins, il s'associait avec intelligence aux plus célèbres éditeurs.

Edouard Guillaume a-t-il son nom dans le *Grand Larousse* ? Ne fut-il pas *l'innovateur — en 1885 — de l'illustration en couleur dans le livre* ? Ritter le considère comme le plus original, le plus entreprenant, le meilleur des éditeurs. Ses presses roulant sans arrêt envoyaient ses ouvrages dans le monde entier — le monde cultivé s'entend ! Ses prix modestes exaspéraient les capitalistes de la librairie française. Durant dix années consécutives, ses « livres-fleurs », « livres-bijoux » — en une jolie symphonie de tons de papier, de jeux « verts de mer doublé rose-pâle sur primevère », joie des amateurs, cauchemars des éditeurs concurrents — mirent au défi le papier à chandelle, une typographie défaillante.

Matois, fin commerçant, Guillaume eut des mimiques de chat échaudé devant la psychologie problématique de Bourget ; de ce dernier, il n'édite que *Cruelle Enigme* et *Mensonges*. Il crie comme un écorché au catholicisme grandiloquent de Barbey d'Aurevilly ; il ne lance que son *Chevalier des Touches*. En mettant *Matelot* sur le marché, il n'aimera cependant de Loti que *Madame Chrysanthème*. Guillaume n'accueillit qu'à son corps défendant « pour contenter tout le monde et son père » une mixture, en un seul récit, des Chants narratifs et didactiques des divers Eddas scandinaves. Mélomane italianisant, notre homme fuit la musique de Wagner. Il est, en revanche, l'un des premiers à avoir foi dans Joseph Lauber ; ne répand-il pas *Sapho*, paroles de son poème symphonique ?

Disons enfin que ce type d'éditeur courageux rendit à Paris — à son époque — la vie intenable au livre laid en obligeant le beau livre à se faire bon marché. Ce ne fut pas peu de chose. Dans ses pages, de gracieuses femmes nues ne manquent pas. Si on lui reprocha certains déshabillés, il paya en tout cas très honnêtement ses artistes et écrivains !

Il fait figurer, en 1888, dans divers formats de *Madame Chrysanthème*, par exemple, les noms de ses techniciens, noms qui, dans l'édition, demeurent généralement dans l'obscurité : ceux de son prote à la composition, de son metteur en page, de son prote aux machines, de son pressier.

Sans Edouard Guillaume, Gottfried Keller et Rambert seraient encore aujourd'hui inconnus en France.

Ne semble-t-il pas qu'une carrière, même exceptionnelle comme celle-là, puisse être — du point de vue psychologique et suisse romand — d'un certain enseignement sur un autre plan et dans d'autres limites ? Qu'en penser au moment où la littérature romande fait — en France — figure de parente pauvre ?

Il est curieux de remarquer que ce Neuchâtelois — qui fit des prouesses dans la plus cultivée des capitales — mit sur pied, en marge d'éditions d'œuvres classiques comme *L'Illiade* et *L'Odyssee* illustrées par Picard, d'innombrables créations françaises et étrangères des époques les

plus diverses ! C'est à ce flair, à cette souplesse, à ce goût artistique très sûr, que fut dû l'incroyable succès de notre compatriote.



Le cinquième fils du Conseiller d'Etat Guillaume était *Charles*, qui, nous l'avons vu, s'établit graveur à Paris avec son frère Edouard. On connaît de lui diverses planches : l'*Hyménoptère fouisseur* de 1868 ; vingt dessins pour *Un séjour à l'île de Saint-Pierre*, publication illustrée sur bois par Georges Jeanneret. Charles Guillaume collabore au *Rameau de Sapin*, immortalise une *Assemblée du Club jurassien à la Tourne*. Ce sont Guillaume frères qui, pendant des années, gravent — pour les albums de la Société des Amis des Arts, de Neuchâtel — les planches des dessins à la plume que chaque artiste donne de ses œuvres. Le graveur *Charles* Guillaume, mort à Neuchâtel en 1903, eut un fils en 1891, nouveau *Charles*, télégraphiste à Genève, auquel va ma gratitude pour son précieux appui et sa documentation. Ce dernier eut une sœur, morte à Boudry en 1951.

Postérité d'un éditeur.

L'éditeur parisien dont nous avons fait connaissance — après une brève union avec Louise Schack von Wittnau, de Silésie — marié à Nina Nacamulli, de Venise, laisse notamment deux fils. Le premier, *Edouard* Guillaume, né à Paris en 1881, sera diplômé E. P. F. et docteur de l'Université de Zürich. D'abord expert au Bureau fédéral de la propriété intellectuelle où il se lie à Einstein, puis expert au Bureau fédéral des assurances, il devient, à Neuchâtel, l'un des directeurs de la compagnie d'assurances *La Neuchâteloise*¹. Son frère, *Georges* Guillaume, né à Paris en 1896 — docteur ès sciences économiques de l'université de Neuchâtel — fondateur et directeur à Paris du Centre de gestion Guillaume, accède au poste de secrétaire général de la Société d'économie appliquée. Ces deux frères publieront en collaboration — après recherches et travaux de haute science — un ouvrage intitulé : *Sur les fondements de l'économie rationnelle avec technique de la prévision*². Au moyen de graphiques logarithmiques — dénommés *cinémogrammes* — ils décèlent des ruptures d'équilibre jusqu'alors insoupçonnées des économistes. On comprend l'importance de ces détections en vue des crises et en corrélation avec le rôle régulateur de l'or sur les échanges. La production journalière d'or par tête de mineur est en quelque sorte le métronome réglant la vie économique. Ces deux frères ont donné sur ce thème de retentissantes conférences dans les milieux de

¹ Un aperçu de ses rapports personnels avec Einstein devra intéresser plus tard la Société helvétique des sciences naturelles.

² Chez Gauthier-Villars & Co., éditeurs, à Paris. — Les résultats de MM. Guillaume sont en complète opposition avec la discipline de l'économiste anglais Keynes qui propose une inflation mondiale dirigée pour reporter les prix au niveau de 1928.

la finance; le comte de Ramel, membre de la Commission financière de la Chambre, à Paris, M. Paul Rossy, directeur de notre Banque nationale, le Dr Staehlin, président de la Société de Banque Suisse, s'y intéressèrent fort. M. Edouard Guillaume — à qui va aussi ma reconnaissance — est également l'auteur d'une série de notes au *Compte rendu de l'Académie des sciences* de France. Son frère — demeuré célibataire — a construit à Paris un modèle électrique breveté permettant de calculer rapidement le bilan national d'une collectivité économique.

La femme de M. Edouard Guillaume, bien connu de nos contemporains — Hélène-Marceline Pachot, née à Moscou de parents français — était distinguée portraitiste¹. Elle ne cessa de dessiner dès sa tendre enfance. Ses maîtres, Rerberg, Polenof, l'initient à l'art russe avant qu'elle ne se passionne à Paris pour les Cézanne, Van Gogh ou Monet. Le souvenir de ses succès aux expositions de Zurich, Berne, Lausanne, Neuchâtel, puis aux « Artistes français », est encore vivant. Enthousiasmée de Rodin, elle transpose ses conceptions de la statuaire dans ses portraits, ses fleurs, ses paysages. Ses toiles, fort remarquées aux Indépendants et au Salon des Tuileries — reproduites par diverses revues d'art — furent signalées pour leurs harmonieuses radiations. Les portraits qu'elle exécuta — par exemple — de Camille Flammarion et de Rosny aîné, illustrent cette chronique.



Camille Flammarion.

Editeur à Paris.

Portrait par Mme Hélène Guillaume-Pachot.

On voit d'autre part, accompagnant ce texte, une pochade représentant la mère des frères Edouard et Georges Guillaume — l'épouse du célèbre éditeur de Paris. Elle est de la main de Rossi, né en 1853, mort en 1923, professeur à l'Académie Brera de Milan, membre aussi de la Commission italienne des Beaux-Arts.

Un Neuchâtelois « Prix Nobel » 1920.

Né à Fleurier, le 15 février 1861, fils de l'horloger Edouard Guillaume et de sa seconde femme, Marianne Lebet, Charles-Edouard Guillaume — neveu du Conseiller d'Etat — après prime jeunesse dans la maison familiale, entre directement en supérieure au gymnase de Neuchâtel où il

¹ De leur union, naquirent *Lucien* Guillaume (Berne 1908), allié Marcelle Gédet, juriste au département politique, secrétaire à la Légation de Suisse à Budapest, actuellement consul en Tunisie — puis Nina Guillaume, épouse de M. le Dr Muller, à Delémont.

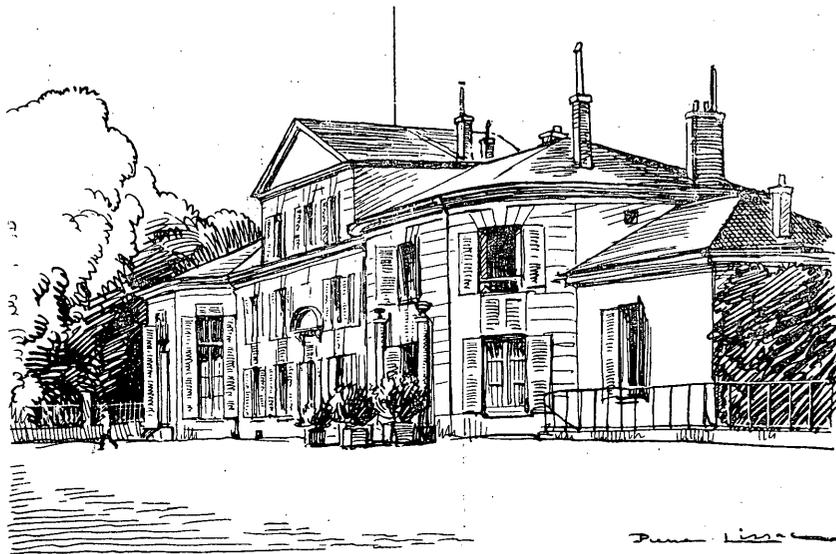


Mme Edouard Guillaume, née Nacamulli,
femme de l'éditeur de Paris.

Pochade de Luigi Rossi, de la Commission fédérale des Beaux-Arts.

travaille avec acharnement. Préparateur du cours de physique de H. Schneebeli, il est initié à l'étude des constantes de cette branche. Admis, en 1878, à l'Ecole polytechnique fédérale, il y domine aussitôt tous les sujets. Son souci des humanités l'incite à approfondir la littérature allemande. En quittant le polytechnicum, officier d'artillerie, il est fort intéressé par la balistique. La carence de l'enseignement du moment, l'absence de discriminations claires entre les notions d'énergie, le poussent à écrire son excellente : *Initiation à la mécanique*.

En 1883, Guillaume est admis à Sèvres au Bureau international des Poids et Mesures ; il partage les tâches de Jacob Bloch et René Benoit qu'il remplace plus tard à la tête du bureau. En 1888, il épouse Emilie-Marie-Anne Taufflieb, Alsacienne, sœur d'un général français. Il habite le Pavillon de Breteuil, au jardin charmant, propice aux méditations. Cette demeure est la sienne cinquante ans. Ses collaborateurs l'introduisent dans toutes les sociétés scientifiques. Pendant la menace allemande, de 1914 à 1918, il soustrait à l'envahisseur de précieux instruments.



Pavillon de Breteuil à Sèvres.

Initié tôt aux problèmes d'apparence insoluble — de chronométrie — Guillaume leur trouve des solutions aussi séduisantes par l'élégance que par la précision. Sa *mesure du temps* fut recherche auxiliaire d'un labeur de 53 ans orienté vers la métrologie des longueurs et des masses. Il codifie la technique du thermomètre mercure.

Parmi ses innombrables travaux, la détermination des prototypes métriques de 1889 est œuvre impérissable. Il fallait à la métrologie des étalons stables, peu coûteux, et des fils géodésiques indilatables. Ses recherches sur aciers au nickel — poursuivies 40 ans et couronnées de succès — lui ouvrent inépuisable champ d'étude en le mettant en présence de propriétés inattendues dont bénéficieront arts et sciences. Chez peu de Neuchâtelois se rencontre semblable continuité de pensée dans des sphères inexplorées.

Pour lui, l'année 1920 est celle d'un complet épanouissement. C'est celle où, modeste, il se rend à Stockholm recevoir des mains du roi de Suède, en présence de nombreuses notabilités, dans un cérémonial incomparable, le prix Nobel de physique.

« Traité du thermomètre ». Applications pratiques.

Pernet, Benoit, Marek, Pierre Chappuis, ont créé autour de Guillaume ambiance favorable à l'analyse mathématique des phénomènes métrologiques ; son étude : le *Traité du Thermomètre* unifie la technique des échelles en s'inspirant de l'esprit des Violle, Curie, Cornu. L'étude de l'unification des mesures plonge en fait Guillaume dans un travail monumental.

La salle n° 3 de ses bureaux deviendra sobre décor de ses célèbres recherches sur les aciers au nickel. Il détermine la variation thermique de la résistivité du mercure en marge des différences expérimentales des Siemens, Halske, Mascart et Nerville.

Et la mesure de la masse du décimètre cube d'eau? — En 1799, Lefèvre-Gineau et Farboni avaient réalisé l'étalon du kilogramme. Les savants de la Révolution le proposent *égal* à la masse d'un décimètre cube d'eau à 4 degrés. Guillaume met au point méthode de contrôle, dite des contacts; il réalise là la première détermination de ces étalons à bouts sphériques contribuant à répandre précision et uniformité dans les mesures — jusque là variables — des ateliers de mécanique.

Devenu le conseiller de nombreux gouvernements pour leur législation et l'application du système métrique, Guillaume comble d'autre part les géodésiens en innovant d'originales méthodes de mesures faites sur fils. Démonstration au tunnel du Simplon! Trouvailles, alliages nouveaux, « métallographie quantitative » rendent de continuels services à l'industrie.

Lettes personnelles du physicien. L'alliage Invar.

Depuis de longues années, je me documente sur les Guillaume. A ce propos, Ch.-Ed. Guillaume m'écrivait — entre autres — de Sèvres, déjà le 5 mars 1935 :

« Charles-Frédéric-Alexandre Guillaume ayant dit quelques mots grossiers à des grenadiers qui tiraient des salves en l'honneur du Prince Berthier, fut poursuivi, et allait être emprisonné lorsqu'il se décida à traverser la France à pied et à s'embarquer à Rotterdam, en 1806. Une fois en mer, le bateau, qui était censé aller au Danemark, vira de bord et aborda en Angleterre où mon grand-père fonda la fabrique d'horlogerie Charles Guillaume et Cie. Il se maria en Angleterre avec Mlle Grisel, des Ponts-de-Martel, et eut d'elle un fils, George Guillaume, qui devint préfet du Val-de-Travers puis Conseiller d'Etat à Neuchâtel, où il resta 33 ans. Il termina sa vie comme Président du Tribunal cantonal. Mon grand-père eut, en Suisse, deux autres fils, Edouard, mon père, et Charles, mon oncle. »

« Puisque j'ai eu la chance de trouver quelques solutions en horlogerie, je m'étendrai un peu sur ce sujet. En 1883, je fus engagé au Bureau international des Poids et Mesures, où je suis encore. En 1896, j'entrepris l'étude des aciers au nickel, dont l'un d'eux, l'*invar*, est pratiquement indilatable et joue donc un rôle essentiel en métrologie. En 1897, Paul Perret découvrit qu'un spiral, en cet alliage, faisait avancer la montre au chaud. Nous entreprîmes donc spécialement l'étude des ferro-nickels pour découvrir celui qui ne fait pas varier la montre. Paul Perret mourut à l'hôpital et je continuai seul les études des aciers au nickel. C'est ainsi que j'ai découvert l'*élinvar*, qui a la propriété, en tant que spiral, de faire varier très peu la montre suivant la température et même, dans les occasions bien réussies, de ne pas la faire varier du tout. J'ai imaginé aussi le balancier Guillaume qui a la propriété d'avoir un second coefficient négatif, qui peut équi-



Charles-Edouard Guillaume (1861-1938).

Directeur du Bureau International des Poids et Mesures.

librer complètement le second coefficient positif des spiraux d'acier ou de palladium. C'est un balancier de ce genre qui règle les chronomètres présentés pour les concours des Observatoires et qui donne une marche parfaite aux températures. Il n'est pas rare, en effet, de voir, de 0° à 30°, les chronomètres ainsi réglés, avoir une marche absolument constante. »

« Un de mes fils, le Dr André-Charles Guillaume, fut l'élève du Dr Hartmann et du Dr Robineau. Bien qu'il soit devenu habile chirurgien, il a abandonné la chirurgie pour se vouer entièrement à la médecine où il y a plus à chercher que dans la première. Il a écrit des mémoires et des livres sur le grand sympathique, pour la théorie duquel il fait autorité. C'est tout ce que je puis dire pour le moment, en attendant que mes petits-enfants aient donné leur mesure. »

Guillaume écrivait ailleurs :

« L'homme à idées peut se comparer à un cheval de course, et le métrologue à un cheval de labour. Quand la course est finie, que reste-t-il ? un peu de poussière soulevée, un peu de bruit vite éteint, un peu d'argent déplacé ; mais là où a passé le cheval de labour, lèvera la moisson nourricière. La métrologie, en effet, est la nourricière des sciences et il n'est guère de pensée nouvelle, dans les sciences précises, qui ne se soit développée en partant d'une mesure plus parfaite que ses devancières. »

Ces extraits — où Guillaume, avec trop de modestie, reporte sur la *chance* des mérites qui lui reviennent — appelleraient des remarques complémentaires. On peut dire que cet illustre savant, se délassant de son travail en lisant Fontenelle, Voltaire et Rousseau — qui tout jeune prit son essor en s'envolant d'un établi comme un oisillon quitte son nid — s'est développé au rythme mondial d'un tic-tac inexorable et dynamique.

L'alliage *Invar*, dit alliage *Guillaume* ou de *Sèvres* — annulant l'action de la température — remplaçait donc les dispositifs précédents ayant le défaut de n'être compensés que si la température restait la même du haut en bas de la cage de l'horloge. Guillaume résolut le problème parallèle des variations du *coefficient thermoélastique* du spiral de la montre, munie, elle, d'un balancier circulaire. Les spiraux d'*élinvar* s'appliquèrent tôt après au réglage des appareils horaires de l'aviation. A côté de millions de montres échappant dès lors à l'action du chaud et du froid, se multiplia donc le *balancier Guillaume*, ou *intégral*, des chronomètres de marine et de poche, après résultats de marche contrôlés à l'Observatoire de Neuchâtel. A propos de ces chronomètres adoptés par les marines d'Etat, je renvoie le lecteur à ma chronique NARDIN.

La mort, à Sèvres, de Ch.-Ed. Guillaume, fut annoncée à Fleurier par mon vieil ami de Londres et de Paris, le banquier et député René Sutter. Ses obsèques, auxquelles prirent part toutes les autorités, tous les groupements et les enfants des écoles, furent célébrées dans son village le 17 juin 1938. Innombrables furent les journaux du continent qui firent mention de l'événement. Le Conseil fédéral envoya une lettre spéciale signée de Baumann et de Bovet.

Sa femme s'éteignit à Fleurier en 1952. Un frère du physicien, *Paul Guillaume*, mourut de la fièvre jaune aux Etats-Unis. Sa sœur, *Sophie*, alliée à Paul Hainard, eut une descendance Hainard, dont Philippe, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, à Genève, et Robert, peintre d'oiseaux, protégé par le roi de Bulgarie.

En revanche, l'éminent savant Neuchâtelois eut trois enfants : *André-Charles*, né en 1891, médecin à Paris, allié van den Broucke, signalé par la lettre que son père m'adressait ; *Madeleine*, de 1892, alliée Louis Omnès, chevalier de la Légion d'honneur, fixé à Brest, et *Maurice*, né en 1895, ingénieur à Paris.

Deux mots du « Prix Guillaume ».

Le plus célèbre des Guillaume, comme il conviendrait de l'appeler, bourgeois d'honneur de La Chaux-de-Fonds, à qui de nombreux Etats décernèrent les plus hautes distinctions — dont le sculpteur Dammann exécuta la médaille — qui donna en 1921 à la *Revue de l'Université de Paris* quelques pages : *Esquisse de ma vie* — suscita la création d'un « Prix Guillaume ». La Société des fabriques de spiraux réunies instaura des distributions périodiques de prix afin d'encourager les régleurs de chronomètres de bord, de poche et bracelets, ainsi que les meilleurs élèves de nos écoles d'horlogerie. Les décisions d'attributions sont prises par la commission de notre Observatoire cantonal; les noms des bénéficiaires sont périodiquement publiés.

La lignée des « Louis ». Un directeur du Bureau fédéral de statistique, et un paysagiste.

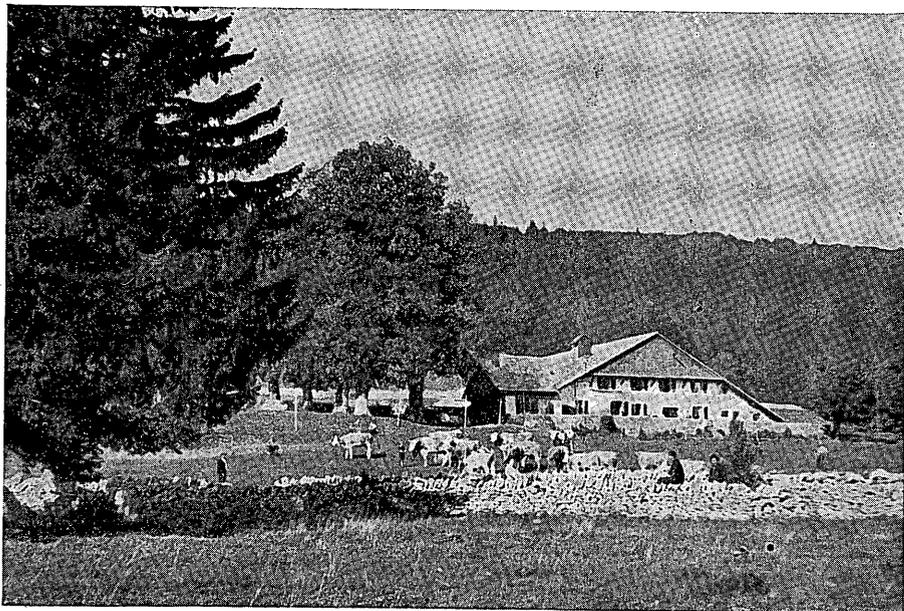
Il existe une branche parallèle à celle du Conseiller d'Etat. Elle se relie à cette dernière quatre générations avant celle de ce magistrat, par *Claude*, allié Suzanne Guye, maître tailleur de pierres aux Verrières, qui vécut de 1691 à 1753. Dans cet autre rameau fleurit un bourgeon non moins sympathique, le docteur en médecine : *Louis* Guillaume, né en 1833, mort à Epagnier en 1924, qui — en 1870 — est premier directeur du pénitencier neuchâtelois. Il en fait un établissement *modèle* — si l'on peut dire ! Du pénitencier, il entre avec souplesse, expérience et brio, au Grand Conseil qu'il préside, avec compétence, en 1889. Allié Elise Verdan, il est appelé à Berne où il fonde — entraîné à compter et à ne laisser s'échapper aucune... unité — le Bureau fédéral de statistique qu'il dirige en main de maître. Le voici professeur d'hygiène à l'Université de Neuchâtel. Mais, les maisons de correction abandonneraient-elles personnage si précieux ? Le Conseil fédéral le délègue à plusieurs reprises aux congrès pénitentiaires internationaux. En 1893, il passe secrétaire général de la Commission pénitentiaire internationale ; il en dirige le *Bulletin*. Un pied dans le pénitencier, l'autre dans les mathématiques, il crée l'*Annuaire de statistique suisse*, et collabore au *Journal suisse de statistique*.

Le Club jurassien de Neuchâtel le trouve parmi ses zélés fondateurs. Il en est de même du *Musée neuchâtelois* et de la Société d'histoire. Louis Guillaume donna des articles au *Rameau de sapin* ; il laissa une étude : *Hygiène scolaire*.¹

Son fils, quatrième *Louis* de cette ligne-là — où s'inscrivent des mariages Ferrier, Lesquereux, Rosset, Landry, Chédel, Redard, Stauffer et Colomb — né à Neuchâtel en 1865, peintre à Epagnier, marié en 1894 à

¹ Son portrait mériterait d'accompagner ces lignes. Je m'abstiens de le reproduire, l'ayant publié : *Patrie neuchâteloise*, tome I, page 83, dans ma chronique : *Soixante-dix ans du Musée neuchâtelois* (1934).

Blaise-Henriette Jaime, d'Aouste, dans la Drôme, a étudié les arts à Paris. Auteur de portraits, il peint surtout de lumineux paysages : rives de la Thielle, mouvantes perspectives de notre lac. Certaines de ses huiles se voient au Musée et chez de nombreux particuliers. Il s'éteint à Epagnier à 77 ans en 1942. Sa sœur, Laure Guillaume, alliée Arthur Froissard, et leur propre fille, Edmée, alliée Jules Strubé, vivent encore à Saint-Blaise.



Ferme et auberge des « Rochats » sur Provence.

Altitude 1167 m.

De robustes Guillaume au Pays de Vaud !

Au cours de pérégrinations dans la *Nouvelle Censière*¹ où sont groupés sur les crêtes plus de vingt domaines *neuchâtelois* en terre *vandoise*, en redescendant de la montagne dans le vallon de Provence appuyé au Mont-Aubert et aux Serrolliets, vous dévalez sur le penchant d'une belle ferme : *Les Rochats*. Il faut s'arrêter là ; c'est une auberge aussi, celle de M. *Guillaume* où l'on déguste, en bavardant, un petit cru bien frais de Bonvillars.

M. *Guillaume* ? — Qui donc est M. *Guillaume* ? C'est la question que je lui posai. De fil en aiguille, je découvris que cet authentique Neuchâtelois — originaire des Verrières — s'était renseigné sur sa lignée,

¹ *La Nouvelle Censière*, avec six illustrations : *Patrie neuchâteloise*, tome II, page 244.

fixée en pays vaudois depuis fort longtemps. Il me présenta un arbre généalogique établi en partie aux archives de Neuchâtel¹.

Mon interlocuteur, M. *Charles-Ulysse* Guillaume qui, avec les siens, tient ce domaine, me permit, en examinant ses papiers, de corroborer certains renseignements obtenus déjà de feu M. Pierre de Meuron.



David-Louis Guillaume (1818-1866).

Agriculteur aux « Rochats » sur Provence. En uniforme de sapeur vaudois vers 1840 ; allié Jeanmonod. D'après une aquarelle.

Il se trouve que les Rochats — dont j'ai indiqué ailleurs les propriétaires successifs, et qui appartiennent aujourd'hui aux deux frères Henri et Raymond Burnier séjournant aux Indes — sont affermés de père en fils, par nos compatriotes Guillaume, depuis cent ans. *Louis* Guillaume, qui remonte à *Claude* Guillaume, maître tailleur de pierre, est le personnage qui, avec sa femme, *Marianne* Driol — de Provence — fixe sa branche en pays vaudois dès 1750.

Un descendant, de *Louis* sus-dit : *David-Louis*, né à Provence en 1818, marié en 1846 à *Marie-Marguerite* Jeanmonod — ayant pieusement conservé ses actes d'origine rappelant le Grand Bourgeau des Verrières — s'installait donc fermier des Rochats. Ayant eu cinq frères et

sœurs, il meurt en 1866 ; on le voit ici en sapeur d'une compagnie vaudoise vers 1840. Il paraît, avec raison sans doute, être fier de son schako monumental, de son tablier et de sa hache ! Son fils, *Charles* Guillaume, né en 1851, métayer ayant

¹ Cet arbre avait été dressé — sur commande — par M. Vuille-Robbe, atelier d'art, 30 Faubourg de l'Hôpital, à Neuchâtel. La confrontation de ce tableau avec l'arbre de Mlle Bohy, — mentionné en note au début de cette chronique — montre la soudure entre le « chaînon vaudois » et la généalogie générale où il s'amorce. Ces deux tableaux — l'un au canton de Vaud, l'autre chez M. Ed. Guillaume, rue de la Côte, à Neuchâtel — se complétant à leur insu, m'incitent donc à clore cette étude par un court chapitre additionnel.

repris la ferme — marié à Louise-Adèle Jeanmonod — aura douze rejetons, dont M. *Charles-Ulysse* Guillaume, né en 1882, célibataire, agriculteur à son tour, dont je fus l'heureux hôte.

Magnifique tradition d'agriculteurs que celle des siens! Exemple type de groupement familial, attaché à la terre! Le Dr Ernest Laur, secrétaire de l'Union suisse des Paysans — à Brougg — ne le citait-il pas comme modèle de la paysannerie nationale? Ne publiait-il pas, en 1947, photographie groupant douze enfants avec leur père! L'aîné de cette génération, *Charles-Armand-Maurice* — né en 1878, de Provence, allié aussi Jeanmonod — est à son tour plusieurs fois grand-père. Ce sont ses frères, tous agriculteurs dans la région — et ses sœurs, mariées Favre, Mayor, Chappuis ou Perrin — qui, affectueusement, lui faisaient société. Les Rochats rallient donc à notre patrimoine, le rameau d'une famille neuchâtelaise qui — à sa façon — nous fait honneur au delà de notre frontière cantonale.



Ainsi qu'on le voit, il y eut dans notre pays des familles d'excellente bourgeoisie, qui, de mille feux divers, brillèrent en marge de l'arbitraire et des privilèges. Ce type de famille constitua le véritable fond social de notre population. Leurs membres donnèrent l'exemple de l'effort individuel, renouvelé à chaque génération, pour le maintien du respect du nom.